

Myriam et Cléophas

Nicolas de Rauglaudre

Du même auteur

- « **Apprivoiser le temps, approche plurielle sur le temps et le développement durable** », Paris, Éditions Mayer, 2002
- « **Le temps et ses usages, propositions pour un développement soutenable** », Paris, Éditions Mayer, 2002
- « **Un point bleu dans les ondes** », roman, France Europe Éditions, 2006
- « **Initiation à la vie et à la pensée de Teilhard de Chardin** », CDROM Multimédia, disponible chez l'auteur sur le site www.nicolasderauglaudre.net

- 1 -

Traces de la pluie diluvienne qui s'était abattue juste après le lever du Soleil, quelques flaques émaillaient encore le bord du chemin. La force de la chaleur arrachait de la terre quelques nappes de brumes locales. Elles caressaient le sol sans s'élever jusqu'à la taille humaine. Cléophas et Myriam, son épouse, s'arrêtèrent pour apaiser l'âne qui soulevait une lourde charge. L'animal avait manifesté son impatience depuis plusieurs arpents. En raison du long chemin à parcourir avant le soir, les deux époux forçaient l'allure. À la différence du pèlerinage des années précédentes, ils avaient quitté Jérusalem tard dans la matinée. On sait que l'âne, contrairement à ce que racontent des légendes qui circulent encore aujourd'hui, est un être intelligent. Mais il ne se laisse pas facilement manoeuvrer sans raison. Les fabulistes racontent encore la vieille histoire de l'ânesse de Balaam qui pressentit un danger avant son maître, lequel maître était pourtant un sage connu. L'entêtement de l'âne lui a attiré une si mauvaise image. En fait, il est un animal jouisseur qui n'aime pas être dérangé dans ses confort. Mais il est bon compagnon. Les mares d'eau et le glissement latéral des rus qui dégringolaient de la colline fatiguaient et exaspéraient l'âne de Myriam et de Cléophas.

Une autre raison expliquait l'empressement de Cléophas et de Myriam. Ils étaient tristes, inquiets même. Ils désiraient retrouver l'intimité de leur maison d'Emmaüs et la tranquillité rassurante de leur activité quotidienne. Cléophas était connu pour un homme fin et calme, un peu bourru parfois. L'un de ses plaisirs quotidiens était une longue promenade matinale dans les collines. Puis, emplis de l'air frais, il s'activait avec entrain à son ouvrage. Il passait pour un des hommes qui se levaient le plus tôt dans le bourg d'Emmaüs. Chaque année, lors de la Pâque à Jérusalem, il maintenait le rythme jusqu'au départ. Il se levait de bonne heure, préparait les bagages et sortait l'un des premiers de la ville d'un pas tranquille. Entre Jérusalem et Emmaüs, l'évolution de la flore et de la faune est sensible à l'oeil exercé et aux sens éveillés. À chacun de ses voyages, Cléophas guettait avec jouissance la petite faune des pays

méditerranéens, lièvres, hérons, mangoustes, et humait le parfum des plantes et des arbustes.

Mais pas aujourd'hui !

Ce matin-là, lors du départ de Jérusalem, Cléophas n'avait pas respecté l'horaire. Myriam s'était levée bien avant lui. Depuis le chargement des bagages, il grommelait dans son coin. Il n'avait mangé qu'une dizaine d'olives et bu un simple verre de vin. La hâte du retour aveuglait le solide artisan. Le bavardage de l'esprit recouvrait les sensations et les mouvements du corps. Le tintamarre des images et l'agitation des sentiments contradictoires brouillait le bonheur silencieux de la marche.

Cléophas décida d'obéir aux mouvements d'humeur de l'âne. Il avisa un rocher au dessus de la route qui offrait une surface plane. Ils s'arrêtèrent en contrebas du rocher. Myriam sortit d'une besace accrochée sur le flanc droit de l'animal deux gourdes de peau remplies de vin local, des feuilles qui enveloppaient quelques olives, quelques fruits secs et du poisson séché. Myriam s'assit, s'épongea le visage avec un linge, puis elle tourna le visage vers cet époux qu'elle respectait depuis tant d'années. Elle lui avait donné trois solides enfants, deux garçons et une fille. Ceux-ci, à des âges s'échelonnant entre seize et douze ans, exerçaient déjà des activités reconnues dans le bourg d'Emmaüs. La féminité de Rebecca, âgée de quatorze ans, commençait à éclore. Myriam songeait déjà aux futurs conjoints de leur enfants. Cléophas grimpa sur le rocher et s'assit, les jambes ballantes.

Plusieurs passants saluèrent Myriam et Cléophas. Presque tout le monde se connaissait sur les chemins entre Jérusalem et Emmaüs. Cependant, en ce lendemain de la Pâque, beaucoup d'Israélites s'en retournaient chez eux, provenant de plus loin que les villages autour de Jérusalem. Ils repartaient vers Jaffa, Askhalon, Césarée, Tyr parfois. La Pâque de cette année dégageait un goût amer, que seuls les regards peuvent commenter. Il était difficile à exprimer par des mots... ce goût qu'apportent les situations troubles où la justice est bafouée et le mensonge tapi derrière chaque pierre et chaque mur. Oui, on se saluait, on parlait éventuellement de la pluie du matin et de la prochaine

moisson. Mais, où étions-nous, hier et surtout la veille du sabbat ? Les yeux se croisaient ou se fuyaient, une vitre sale paraissait s'être glissée en travers de l'espace entre les visages. Le mal n'agissait pas qu'entre connaissances mondaines. Cléophas et Myriam, eux même, avaient tenté de parler des événements entre eux deux. Ils n'étaient pas ensemble au moment le plus tragique. En dépit de tant d'années de vie commune ritualisée et somme toute, bien partagée, la conversation restait ce matin-là imperceptiblement faussée. Myriam contourna le roc et vint s'asseoir auprès de son époux : elle déplia un linge et s'appliqua à réparer une pièce décousue.

*

Quelques cailloux dévalèrent le coteau. Les deux compagnons se retournèrent machinalement. Un homme, à la démarche dansante, descendait la pente. Cléophas ne s'étonna pas, puisque de nombreux enfants parcouraient les collines à cette heure de la journée. Cet individu devait être le père de gamins qui jouaient un peu plus loin. L'homme s'approcha d'eux. Il semblait d'âge mûr, mais plus jeune qu'eux deux. Sa stature de l'homme était imposante, elle semblait solidement bâtie comme une colonne de temple. Le visage, en léger contre-jour, avait quelque chose d'à la fois dense et léger, charmeur et grave, rayonnant et austère. Un bel équilibre d'homme accompli. Myriam baissa les yeux et fit semblant de reprendre son activité, comme le font les femmes de la région quand un inconnu survient. Cléophas fut intrigué de cette approche directe, mais son acuité habituelle était éteinte. L'homme descendit jusque sur la route, il contourna l'âne qui broutait sur le coteau, il lui donna une bourrade amicale sur l'arrière train. Il s'arrêta en dessous du couple assis sur le rocher.

« - Vous me paraissez tristes, par ce beau soleil coloré. Regardez, il éclaire les restes de la pluie. Il n'y a pas longtemps, un arc-en-ciel habillait les nuages.

- Bonjour ami, répondit Cléophas. Nous ne nous connaissons pas. Pourtant vous semblez être de la région, n'est-ce pas ? D'où venez-vous ? »

Le voyageur ne fournit pas de réponse. Il grimpa le long du rocher, mais il s'assit dans l'herbe et posa les paumes des mains vers l'arrière, en s'appuyant sur elles. Il regardait les nuages se dissiper avec amusement. Puis il se tourna vers les deux époux et leur demanda :

« - Vous descendez vers Emmaüs ?

- En effet, dit Cléophas.

- Moi aussi. Puis-je vous accompagner ?

- Bien volontiers, répondit Cléophas. Voyez, notre âne est fatigué et il résistait il y a quelques instants à notre volonté. Pourtant il connaît la route. Nous nous rendons fréquemment à Jérusalem avec lui. »

Le baudet s'ébroua et fixa la route. Myriam leva les yeux vers l'étranger et ajouta en riant :

« - Peut-être vous attendait-il ? Regardez-le, il semble s'animer depuis votre arrivée, depuis que vous l'avez claqué sur la croupe ! » Subitement après ces mots, comme si elle avait franchi une ligne incongrue, elle prit un air contrit et fléchit le regard. Son mari la dévisagea, le visage éteint, une grimace de moue tordant sa bouche.

« - Vous me paraissez bien sombre tous les deux ! Un lendemain de la Pâque. Cela est étonnant.

- Tu es bien la seule personne à ignorer les événements qui se sont passés à Jérusalem ces jours-ci, commenta Cléophas.

- Tiens donc ? Que s'est-il passé de si grave ? »

Cléophas se retourna vers sa femme. Celle-ci, d'un léger geste du menton, l'invita à répondre.

« - Le nazaréen, Jésus, était un grand prophète en paroles et en oeuvres. Il est mort avant hier et il a été mis au tombeau. Sa sagesse était réputée dans toute la Galilée et il commençait à rayonner en Judée.

- N'est-il pas nécessaire, un jour ou l'autre, que les hommes se retirent ? Les prophètes se retirent pour que vivent leurs disciples. Ne doivent-ils pas transmettre la vie aux autres ? Élie, quand il est parti, n'a-t-il pas cédé le double de son esprit à son compagnon Élisée ? Les parents disparaissent pour que les enfants s'épanouissent !

- Le nazaréen a été crucifié par les romains, répondit Cléophas.

- Après un indigne procès, ajouta Myriam. Et un procès qui a été conduit par le Procureur lui-même, avec la complicité de plusieurs prêtres connus du Sanhédrin.

- Ce n'est pas prouvé, interrompit Cléophas. Ce n'est pas parce que les prêtres étaient présents au procès, que la sentence prononcée fut de leur faute.

- Excuse-moi de te le rappeler, Cléophas, mais tu n'étais pas là, au pied de la croix, sur la colline du Golgotha. En revanche, il y avait des brailards et les gardes romains, bien sûr ! Si les prêtres l'avaient défendu, ils auraient été présents sur le lieu du supplice. Il n'y avait pas grand monde de ses amis. Son disciple préféré, celui qui avait ses entrées dans la résidence du Grand Prêtre, était le seul homme présent. Heureusement, il y avait Marie de Magdala et puis la mère de Jésus, quelques autres femmes et moi-même. »

Après quelques secondes, le temps d'inspirer, elle ajouta : « Et où étais-tu, toi, Cléophas ? Sur le parvis du Temple, planqué dans la foule, en train de te cacher avec tes amis ?

- Tu es injuste, Myriam. Dans la furie qui a suivi les événements de la nuit, nous devons nous méfier de tous. Les romains patrouillaient. Des dénonciateurs en profitaient pour régler des comptes personnels ou pour courtiser les autorités. » Puis Cléophas précisa à l'attention de leur

nouveau compagnon : « nous sommes connus à Jérusalem, nous avons des parents et des relations commerciales. Nous devons prendre garde... »

L'étranger ne disait rien. Une pensée fugitive traversa l'esprit de Cléophas : « cet homme qui nous écoute est peut-être lui-même un espion. Méfions-nous. Mais non, se ravisa-t-il, il semble être en dehors de l'affaire. »

L'homme se redressa, étira ses jambes sur le sol et posa les mains sur les genoux. Il les frota énergiquement, puis il dit aux deux époux :

« - Vous allez me raconter tout cela en marchant vers votre village. Acceptez-vous ?

- Avec joie, répondit Myriam, heureuse de pouvoir libérer la douleur qui l'étreignait.

- Je m'occupe de votre âne qui, comme vous l'avez constaté, semble m'accepter. Puis nous partons. »

L'homme s'approcha de l'âne et dégageda quelques secondes sa charge. Le dos de l'animal était trempé de sueur. Le baudet poussa un soupir de soulagement et se secoua légèrement, en poussant un petit grognement. Cléophas, assis, regarda la scène avec mélancolie. Myriam rangea son matériel de couture et recueillit les vivres qui restaient, Elle les rassembla au sein du linge qu'elle replia soigneusement. Puis elle coula un noeud pour fermer le linge et elle rangea l'ensemble dans un sac de toile. Cléophas se leva, chargea le sac et l'apporta aux pieds de l'âne, avec le reste de la charge que le voyageur avait délesté précédemment. L'homme s'empara de l'ensemble avec vigueur et il l'arrima solidement sur le dos et les flancs de l'animal.

« - Merci, dit Cléophas. »

Le voyageur donna une nouvelle claque à l'âne qui sembla s'en réjouir puisqu'il se mit aussitôt en route.

« - Hé, pas si vite, s'écria Myriam.

L'homme passa amicalement le bras sous le coude de Cléophas. Il s'inclina avec respect vers Myriam pour l'inviter à les suivre. Les époux manifestèrent une légère réticence, mais l'énergie chaleureuse de l'étranger les rassura. Il semblait insensiblement prendre la main.

« - Où demeurez-vous exactement à Emmaüs ? » demanda l'homme, soucieux de distraire l'atmosphère.

« - Notre habitation se situe de l'autre côté de la bourgade, répondit Cléophas, sur la route qui part en direction de la Mer. Vous connaissez Emmaüs ?

- J'ai traversé Emmaüs plusieurs fois et je m'y suis même arrêté. »

Il relâcha Cléophas. L'âne marchait allègrement à l'avant. Les trois compagnons semblaient avoir adopté un rythme de croisière. L'homme s'avancait entre les deux époux. Pris par on ne sait quelle pensée vagabonde, Cléophas poussa un soupir.

« - Au risque d'insister, fit remarquer l'étranger, je te trouve vraiment abattu, ami, plus encore que ton épouse. Pourtant tu es jeune. Vous paraissez encore jeunes, tous les deux. Des prophètes, vous en rencontrerez d'autres, il n'en manque pas sur ces terres. Des prophètes injustement condamnés sans doute aussi. Rappelez-vous Jean le baptiste, décapité par le roi Hérode. Serait-ce indiscret de vous demander ce qui vous attachait spécialement à Jésus le nazaréen ? »

La question était délicate. Cléophas hésita. Myriam jeta un oeil soupçonneux vers son mari, mais elle ne dit rien. Elle guettait non sans malignité la manière dont son époux allait se sortir de cet interrogatoire.

« - Nous avons accompagné le nazaréen durant plusieurs semaines, expliqua Cléophas avec émotion. Nous l'avions rencontré un jour qu'il traversait Emmaüs avec ses amis. J'ai sympathisé avec l'un d'entre eux,

d'ailleurs. Un certain Nathanaël, un des disciples des ermites du désert. Un homme bien et intelligent.

- Ton ami Nathanaël s'est défilé comme les autres quand Jésus a été arrêté, » interrompit Myriam précipitamment. Puis elle se reprit : « Tous ses prétendus amis l'ont abandonné... Ah non, pardon, sauf le disciple qui connaissait le grand prêtre et qui était avec nous, au pied de la colline du Golgotha.

- Et comment se nommait-il ?

- Son nom est Johannan. Jésus aimait singulièrement cet homme. Ils parlaient ensemble de la libération d'Israël.

- Oui, et ce Johannan était un bel individu, n'est-ce pas, ma chère épouse ?

- Oui, peut-être, répondit Myriam sans dévoiler un quelconque trouble. Il était bel homme. Mais lui, au moins, il a montré du courage. Il n'a pas craint d'accompagner le prophète jusqu'au bout. Ce n'est pas comme toi et comme les autres. Vous aviez disparu, tous... vous les valeureux qui vouliez libérer Israël des romains et qui vous sentiez si forts quand le prophète était avec vous.

- Johannan était connu du grand prêtre, répondit vivement Cléophas. Les romains l'ont laissé approcher des crucifiés parce qu'il avait ses entrées. D'ailleurs, il n'était pas le seul homme. Toi-même m'a dit que Nicodème, le pharisien, était également présent auprès des crucifiés. Et le membre du grand Conseil, Joseph d'Arimatee, également !

- Tu as raison. Ils sont tous les deux venus. Mais bien après. Une fois que le nazaréen était mort et que tout le monde était parti. Les soldats notamment. »

Myriam calma son ardeur.

« - Je suis injuste envers Nicodème et Joseph, monsieur, dit-elle à l'étranger. Nicodème n'a pas souvent rencontré Jésus. Joseph d'Arimatee ne le connaissait même pas. Mais ils ont été courageux en venant à la vue de ses collègues au lieu du supplice. Tous deux ont défendu le prophète Jésus contre les machinations des prêtres et des sadducéens. Tu le sais bien. Il y a aussi eu le grand maître Gamaliel qui a tenté de freiner les accusations.

- Le procès n'a donc pas été si injuste, puisque des membres éminents du Conseil ont défendu votre prophète ? fit remarquer l'étranger.

- C'est vrai. Et notre ami Johannan les connaissait tous. »

Myriam se retourna vers Cléophas et cria :

« - Mais eux, ceux qui l'ont accompagné jour et nuit ? Et toi ? Envolés ! Des amis ? Parlons-en !

- Je ne permets pas de parler ainsi, vociféra Cléophas. Nicodème, Johannan, Joseph et les autres, je suis sûr qu'ils étaient surtout tous compromis avec l'occupant romain,. Et puis Gamaliel, n'en parlons pas. C'est un des chefs ! C'était truqué d'avance.

- En es-tu sûr ? Cela m'étonnerait des pharisiens, répliqua Myriam, ils ne se sont jamais acoquinés avec les romains. Ce sont les seuls savants qui osaient discuter ouvertement avec Jésus, même s'ils se querellaient souvent avec lui. Les prêtres et les sadducéens ont trahi, pas les pharisiens. Cela ne m'étonne pas des prêtres, ils ont toujours voulu préserver les intérêts qu'ils soutiraient des institutions, des rites et du Temple. »

Le voyageur écoutait silencieusement la conversation animée des deux époux. Myriam profitait de la situation embarrassée de son mari. Le voyageur les laissant s'exprimer librement, elle saisissait l'occasion pour mettre à jour les contradictions de son époux. Visiblement à ses yeux, Cléophas avait honte de son comportement. Mais il préférerait rejeter sa lâcheté en vilipendant une caste qu'il n'aimait pas ou qui l'avait déçu. La

vision de la libération d'Israël restait fixée sur un horizon politique. Son côté terrien se méfiait de la spiritualité pharisienne.

Les pharisiens représentaient un courant spiritualiste du judaïsme qui portait une ambition universelle. Ils s'opposaient souvent au Temple et aux pratiques rituelles. Ils se référaient aux prophètes des temps anciens pour qui les rites n'ont de sens que quand ils reflètent un authentique état d'esprit religieux. La plupart d'entre eux vivaient simplement. Jésus s'était souvent heurté à eux parce qu'il leur faisait directement concurrence. Mais leur spiritualisme choquait ceux qui aspiraient à la libération d'Israël par les armes. Cléophas suivait, comme beaucoup de compagnons du nazaréen, les ultras qui désiraient déclencher la révolte contre l'occupation romaine. Toutefois, il adhérait à leurs thèses par opportunisme plus que par réelle conviction. Comme l'entourage du nazaréen comportait quelques uns de ces ultras, il espérait en lui.

Le silence de leur compagnon de route dessinait l'ombre de la douleur quand elle bascule vers le chagrin. Les larmes et les violences n'étaient pas loin.

« - Voilà que toi, mon épouse, tu commences à critiquer le Temple ? remarqua Cléophas, sans se rendre compte de la direction que prenait la conversation.

- Tu me fais rire, répliqua sèchement Myriam. Comme si toi, tu approuvais la main-mise du clergé de Jérusalem sur le Temple. Ne te rappelles-tu pas lorsque Jésus, il y a quelques années, est venu faire le ménage des commerçants sur le Parvis ? Tu étais furieux, à l'époque, que le clergé profite des taxes qu'ils imposaient sur les marchandises et le commerce. Quand le prophète Jésus est intervenu, avoue que toi aussi, tu savourais cet instant. »

Cléophas se retourna vers le voyageur.

« - Oui, excusez-nous, cher ami. C'est la première fois que nous avons entendu parler du nazaréen. Sa colère au Temple avait déclenché la sympathie de beaucoup. Le baptiste dans le désert avait déjà critiqué les

combines des prêtres et celle du Roi d'Israël pour exploiter les pèlerins. Il fustigeait également le commerce avec les romains. Mais le baptiste ne venait pas à Jérusalem. Il restait dans le Neguev et les habitants de la Judée venaient à lui. Le nazaréen, lui, il est passé à l'acte et il est intervenu sur place !

- Cela nous avait beaucoup étonné, approuva Myriam. Nous sommes allés plusieurs fois vendre quelques colombes et quelques plantes sur le parvis du Temple. Nous profitons tous plus ou moins du marché. Mais certains en profitaient plus que d'autres, notamment le clergé et les notables de Jérusalem. Le procureur romain se servait au passage par des taxes, des impôts et des bakchichs.

- Vous auriez vu la scène. Le prophète Jésus s'est mis dans une colère noire. Il a pris des cordes qui servaient à délimiter les espaces marchands, il les a noués et il en a fait des fouets. Il a frappé les étalages des riches, renversé les tables des changeurs, chassé le gros bétail. Nous, les vendeurs de colombes, il ne nous a pas violentés. Il nous a juste fait comprendre que nous ne devons pas rester là. Les boeufs et les chèvres ont flanqué un de ces bazars dans la ville ! Jésus a dû rapidement quitter Jérusalem et il s'en est retourné dans sa terre natale, la Galilée. Depuis ce jour, il a toujours été traqué.

- Ah oui la Galilée, commenta le voyageur. Il était de Nazareth ?

- Beaucoup lui en ont voulu, ajouta Cléophas. J'ai reconnu quelques uns de ces marchands parmi les accusateurs de Jésus, le jour de son procès, avant hier. »

Myriam s'étonna :

« - Tu étais au procès ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? »

Cléophas se tut quelques secondes. Puis il reprit, en s'adressant à l'étranger.

« - Nous étions quelques-uns au milieu de la foule, quand le nazaréen s'est trouvé face au Grand Prêtre. Je suis parvenu à me glisser derrière la foule qui accompagnait les gardes et les serviteurs, quand tous sont allés ensemble, avec Jésus, devant le Procureur Pilate. Nous étions nombreux. Nous pouvions nous dissoudre dans la masse.

- Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? répéta Myriam. Ton attitude était courageuse ! À moins d'être toi même de la foule des accusateurs ! »

Cléophas foudroya sa femme du regard. Elle comprit immédiatement qu'elle allait trop loin et se tut. Cléophas avait suivi la foule par curiosité. Il n'avait pas osé intervenir durant le procès pour défendre Jésus, lorsque le Grand Prêtre avait apostrophé la foule. Beaucoup des anciens compagnons craignaient les représailles. Le voyageur demanda :

« - De quoi accusaient-ils le prophète Jésus ?

- Je n'ai pas très bien compris le contenu de l'accusation. Les témoins ont évoqué la construction du Temple par Salomon, et la reconstruction après sa destruction par les babyloniens. Le Temple appartient au peuple, disaient-ils. Mais Jésus aurait dit que si ce Temple était détruit, il le rebâtirait. Les romains ont plusieurs fois menacé de raser le Temple s'il était l'occasion de troubles. Mais le nazaréen parlait de le reconstruire, si quelqu'un s'avisait de l'abattre.

- Le rebâtir ? Tout seul ?

- Je ne sais pas. Avec ses disciples, peut-être. Après l'expulsion des romains s'il s'en prenaient au Temple, avec ceux qui se seraient soulevés... Caïphe, le grand prêtre a demandé au nazaréen s'il se prenait pour plus grand que Salomon. Les membres du Conseil se sont même consultés pour savoir qu'il se croyait plus important que David ou que Moïse.

- Il faut dire, fit remarquer Myriam, que Jésus avait dit très exactement qu'il rebâtirait le temple en trois jours ! Trois jours ? Il y a eu des témoins de ces propos. Jésus aurait passé pour un demeuré. Mais le

clergé a estimé qu'il était dangereux puisqu'il menaçait la puissance romaine. »

Le voyageur s'arrêta de marcher. Les deux époux stoppèrent également et le regardèrent, étonnés.

« - Connaissez-vous ces débats ? interrogea Cléophas. Ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu raconter le scandale que Jésus a provoqué sur le Parvis ? Même les romains se sont énervés. Ils n'étaient pas rassurés des perturbations que l'emportement du nazaréen avait créé en ville. L'agitation risquait de devenir incontrôlable. Les romains sont enthousiastes quand les juifs religieux se disputent entre eux, pharisiens, sadducéens, zélotes, sicaires. Cela leur évite de voir s'unir tout un peuple contre eux. Mais dans le cas présent, l'émoi pouvait basculer vers l'émeute

- Je connais cette histoire, répondit le voyageur. Il me semble même que votre prophète a utilisé beaucoup de ses loisirs à se faire éjecter par des religieux hors des synagogues et hors du Temple. »

Il semblait sourire avec un soupçon d'ironie.

« - Ami compagnon, dit Myriam, vous semblez connaître comme nous les gestes du prophète Jésus de Nazareth. Pourquoi vous laissez-vous quereller et cacher votre sentiment ? J'avais aussi remarqué que Jésus préférait vivre avec les gens du Peuple, plutôt que de traîner avec les religieux dans les synagogues et dans le Temple. Il a été bien plus rude avec les religieux et les prêtres qu'avec les politiques et les soldats ! Comme si son combat ne se dirigeait pas contre les romains, mais contre les religieux. »

Les derniers mots de Myriam jetèrent un froid dans le regard de Cléophas. Il n'avait jamais songé à cet aspect de l'action du nazaréen. Il ne put se retenir :

« - Ton Jésus s'est un peu, beaucoup même, compromis avec les collecteurs d'impôts au service de l'administration romaine !

- Pas plus que les autres !

- Il y en avait un parmi ses compagnons, un certain Lévi qu'on surnomme Matthieu.

- Tu exagères. Matthieu a tout abandonné pour suivre Jésus. Les romains lui ont même fait des histoires. Il fallait quand même que ce prophète soit persuasif pour que certains riches abandonnent tout pour le suivre. Certains ont même rendu des richesses qu'ils avaient volées. Pas loin d'ici, il y a un riche marchand, Zachée, qui a tout laissé, tout donné à d'anciens débiteurs, et qui s'est ensuite retiré chez les esséniens du désert.

- Tu as raison, je suis injuste avec Lévi. Et puis, continua Cléophas en s'adressant au voyageur, il y a eu Jean-Marc, un jeune homme de la bonne société notable de Jérusalem. Il était riche à en crever. Le jour où Jésus a été arrêté dans le jardin des Oliviers, il paraît que le petit jeune homme s'est enfui tout nu !.. Jésus lui aurait dit que s'il n'abandonnait pas toutes ses richesses, il n'entrerait pas dans son royaume. C'est trop drôle... »

Cléophas éclata de rire. Myriam fut contaminée par le rire sonore de son époux et elle rit à son tour. Tous les deux se prirent les mains en se regardant. Le voyageur se réjouit également. Il aurait bien partagé leur hilarité s'il n'avait vu l'âne prendre un peu trop d'avance sur le groupe. Heureusement, des passants qui remontaient la route les hélèrent, leur demandant si l'animal leur appartenait. Cléophas fit un signe d'approbation. Les passants se placèrent en travers de la route. L'âne obliqua et descendit au milieu des buissons et des touffes d'herbe. Il s'arrêta et commença à brouter. Cléophas signala aux gens qu'ils pouvaient le laisser agir. Les passants saluèrent Cléophas, Myriam et leur compagnon, puis ils poursuivirent leur route vers Jérusalem.

- 2 -

Le soleil dardait. On entendit le cri strident d'un faucon dans un vallon. L'écho se propagea dans les collines. Instinctivement, les trois compagnons se tournèrent vers le ciel à la recherche du rapace. Il tournoyait au loin, épiant on ne sait quel petit mammifère invisible. L'étranger reprit la route en marchant doucement comme s'il désirait ne pas briser l'espace sonore. Ils cheminèrent en silence quelques instants.

Cléophas et Myriam se réjouissaient du partage avec cet homme mystérieux. Impressionnés par son écoute et la qualité de son regard, ils respectaient le silence que l'homme imposait par sa présence et par des gestes simples. Telle une brume qui se dissipe au lever du Soleil, les bruits et le bavardage des pensées s'adoucissaient. L'étranger reprit la parole.

« - Vous êtes fidèles au Temple, mais vous n'appréciez pas ce qui se passe dans ses parvis, n'est-ce pas ? Les marchands, un clergé corrompu et des religieux s'y partagent le pouvoir. Ils se servent du peuple pour s'enrichir, pour conserver la puissance et pour flatter l'occupant romain. Est-ce bien ainsi que vous le comprenez ? Si mon interprétation est exacte, vous avez raison. Vous trouverez ces abus un peu partout, dans tous les lieux saints, même hors de la Palestine. Quand les religieux prennent le pouvoir, à n'importe quel niveau que ce soit, il y a danger pour le peuple.

- Pourtant, nombre d'entre eux ont une parole engageante.

- Admettons. Permettez-moi toutefois de vous poser une question : selon vous, qu'y a-t-il de plus important ? Les pierres du Temple ou ceux qui viennent s'y recueillir ou y présenter leurs offrandes ?

- Le Temple est un lieu sacré, répondit Myriam. C'est là que le Tout Puissant demeure.

- Il existe des sanctuaires un peu partout, répondit le voyageur. Vous en trouverez en Égypte, en Grèce, en Babylonie, à Tarsis, partout là où il y a des hommes religieux. En Samarie que j'ai visitée plusieurs fois, on en

compte au moins sept. Pourquoi le Tout Puissant s'attarderait-il dans le Temple plutôt que dans ces sanctuaires ? »

Cléophas, à l'évocation de la Samarie, s'emporta vivement.

« - Les samaritains se sont compromis avec les idoles cananéennes. Pourquoi Adonaï irait-il loger dans leurs sanctuaires. Ce sont des temples vides. Ou plutôt remplis d'abominations. Les sanctuaires de la Samarie sont des infamies !

- Et puis, le salut vient des juifs, ajouta Myriam comme pour approuver son mari. Les samaritains se comportent comme des païens. »

L'homme se tourna vers Cléophas, le prit par l'épaule et lui proposa de s'asseoir dans l'herbe, le long du chemin. Il invita Myriam à faire de même. Puis, après s'être déplacé en retrait et assis à son tour face à eux, la tête dans les mains, il leur dit :

« - Mes amis, l'heure n'est plus à savoir si Adonaï, l'Éternel, demeure dans le Saint des Saints, au Temple de Jérusalem, ou s'il habite dans les sanctuaires de Samarie... ou pourquoi pas, dans les magnifiques édifices que les grecs ou les romains bâtissent pour leurs divinités.

- Ce sont des païens, reprit Myriam.

- Écoutez-moi jusqu'au bout et ne m'interrompez pas. Oui, les pierres du Temple sont chargées de l'histoire, de la sueur et du sang du peuple. Celles des sanctuaires de Samarie, également. Mais croyez-vous que Dieu habite dans des temples faits de main d'homme ?

- Tu parles comme les prophètes, remarqua Cléophas.

- Le Temple et les sanctuaires ne sont rien, si le cœur et l'esprit vagabondent ailleurs ou pire encore, s'ils en pervertissent la signification. Le vrai sanctuaire est là où habitent votre cœur et votre esprit. Les vraies colonnes du Temple sont celles de votre corps qui les abritent. Votre

parole, vos actes et votre regard dévoilent aux autres le contenu de votre temple. Le vrai Temple n'est pas bâti avec les pierres des maçons. »

Cléophas et Myriam s'indignèrent des propos de l'étranger. Ils le rabrouèrent : « Comment peux-tu affirmer des propos aussi outrageants contre le Temple et contre la ville de David ?

- Le Temple de Salomon et celui qui fut reconstruit par Esdras sur les ruines sont des oeuvres magnifiques dans la mesure où elles irradiant du coeur et de la volonté de louer Adonaï et de servir le peuple qu'il a créé. Mais personne ne peut le forcer à être ici ou là. On ne convoque pas le Tout-Puissant. On l'invite. Lui non plus ne convoque pas les hommes. Il les invite. Il ne force pas les portes. S'il vient, c'est qu'il est chez lui ou c'est parce que le lieu a été préparé pour lui. Si le Temple est le lieu où vous l'invitez, il sera là avec vous. Dès que vous êtes plusieurs à l'inviter ou à parler en son nom, son Esprit est là au milieu de vous. Même ici, entre nous, il est présent. Vous ne lui imposerez rien et il ne vous imposera rien.

- Et la Tora, alors ? Elle s'impose bien à nous ?

- Lorsque tu traites une affaire, Cléophas, tu passes un contrat avec ton partenaire, n'est-ce pas ?

- Il m'arrive souvent de négocier avec des marchands de passage, répondit Cléophas. Nous nous engageons par la parole. Mais je ne signe un contrat écrit qu'avec des partenaires avec lesquels nous nous engageons pour plusieurs négoce.

- Tu fais bien. Dans le cas où un marchand est simplement de passage, tu ne t'investis pas donc dans un contrat écrit. Si tu ne signes pas de contrat, auras-tu des devoirs envers ton partenaire ?

- Oui, par respect de sa personne.

- Mais commercialement parlant ?

- Bien sûr que non.

- Et bien, imaginez la Tora sous cet angle-là. Imagine que La Tora est un contrat commercial avec Adonaï, ou plus exactement une alliance de négoce avec Adonaï. Si vous avez contracté une alliance avec lui, vous devez vous soumettre aux accords passés.

- Bien d'accord.

- Mais il y a une réciprocité : si lui s'est engagé, lui aussi se soumettra à ces accords. Il a aussi contracté l'alliance avec le peuple.

- Mais le Tout-Puissant fait ce qu'il veut ? protesta Cléophas.

- Ne te précipite pas dans des réponses toutes faites, Cléophas. Le Tout-Puissant renonce à sa Toute-Puissance par l'engagement qu'il conclut avec son partenaire. Moïse et le peuple hébreu ont souscrit à une alliance avec Adonaï. La Tora est le contrat d'alliance. Elle est une garantie de l'existence du peuple comme peuple lié à ce contrat. Pourquoi refuserais-tu que, d'une certaine manière, le contrat soit une garantie de l'existence de Dieu lui-même dans son lien avec le Peuple.

- Ce que tu affirmes est à la limite du blasphème. Si Adonaï décide de ne pas honorer son contrat, il peut le rompre comme Il l'entend. Il est Dieu après tout.

- Tu as encore un long chemin à parcourir, ami Cléophas. Crois-tu que le Tout-Puissant puisse se délier de son engagement, uniquement par un caprice d'indépendance ? »

Cléophas réfléchit quelques instants.

« - Oui, bien sûr, il pourrait se délier de son engagement, si le Peuple ne le respecte pas de son côté.

- Bien d'accord. Mais il ne le fera pas arbitrairement.

- Dans le premier livre de la Tora, intervint Myriam, on raconte que l'Éternel s'est engagé auprès de notre père Abraham, mais que celui-ci, endormi, n'a pas pu s'engager à son tour. »

Le voyageur ne répondit pas à la remarque de Myriam. il lui sourit avec complicité. Puis il reprit la parole :

« - Le Temple de David a abrité la Tora. Il fut le lieu qui protégeait la garantie de l'alliance que le peuple hébreu et le Tout-Puissant avaient contracté au désert. C'est une des raisons de l'existence du Temple.

- Il a abrité l'arche d'alliance, commenta Cléophas.

- Puis-je exprimer une réserve ? interrogea Myriam. Après tout, ce n'est pas moi, personnellement, qui ait signé ce contrat d'alliance. Pourquoi est-ce que moi, Myriam, serais-je redevable de quoi que ce soit, redevable d'un contrat signé par nos ancêtres ?

- Tu blasphèmes, dit Cléophas.

- Laisse-la parler, corrigea le voyageur.

- Je ne blasphème pas. Après tout, le prophète Jérémie a exposé le fait que les enfants n'ont pas à répondre de l'engagement de leurs pères et de leurs ancêtres, fussent-ils les meilleurs du monde. Ce ne sont pas parce que les parents ont mangé des fruits pourris que les enfants auront les dents gâtées. Le prophète Jérémie veut dire par là que les enfants n'ont pas à hériter des fautes de leurs pères.

- L'engagement contracté par les ancêtres envers l'Éternel te semble-t-il être un fruit pourri ?

- Non, corrigea Myriam, ce n'est pas ce que je voulais dire. Cependant, ce sont nos pères qui ont contracté l'alliance et qui ont hérité de la Tora. Mais moi, personnellement, pourquoi est-ce que je devrais recevoir cet héritage et me l'approprier ? Après tout, ce n'est pas moi qui me suis

engagée. Si j'interprète dans ce sens les mots du prophète et si j'écoute les rabbis qui autorisent l'interprétation des textes dans les synagogues, alors j'ai le droit d'affirmer que je pourrais à titre personnel contester la Tora.

- Tu as bien parlé, Myriam. Mais ton propos est celui de l'enfant qui revendique son droit face à ses parents. La question posée est plus compliquée. Même si tu revendiques ta part, tu as une dette envers le peuple qui t'as donné un nom, une terre, une histoire, une langue, une existence sociale et religieuse. Tu as une dette envers tes parents qui t'ont éduqué et qui t'ont transmis leurs valeurs. Ne peux-tu pas accepter que le Temple et la Tora font un petit peu partie de toi, non ? »

L'impression que donnait le voyageur dans cet instant était celui du maître qui soumet son disciple à une épreuve. Myriam sentait que ses affirmations étaient ouvertes à l'interrogation. Elle réfléchit quelque temps. On entendait des cigales dans les buissons, tandis qu'au loin, très loin, on pouvait distinguer l'écho d'un marteau sur une enclume. Les deux hommes se taisaient et observaient la femme.

« - Je me mets à la place de quelqu'un qui n'a pas reçu le don de la Tora et qui ne vit pas dans le peuple qui vénère le Temple. Un grec, par exemple... ou un enfant abandonné. Cette personne n'a aucun devoir envers le Temple, ni à l'égard de la Loi de Moïse.

- Tu as raison sous cet angle, répondit le voyageur. Toutefois, il se pourrait que les grecs, eux aussi, invoquent le Tout-Puissant et l'invitent dans leurs temples, même s'ils n'ont pas la Loi de Moïse, ni les Prophètes. Et pourquoi pas les samaritains ?

- Les samaritains sont des traîtres, répliqua Cléophas. Si j'ai bien compris ce que tu as dit, ami, les grecs n'ont pas de compte à rendre au Temple parce qu'ils n'ont pas reçu la Tora et n'ont pas signé l'alliance avec Adonaï. Qu'ils croient et qu'ils agissent comme ils l'entendent ! Il y en a même qui ne croient en rien du tout, paraît-il !

- Parmi nous, également, commenta Myriam.

- Parmi nous aussi, oui. Qu'ils se débrouillent ! Mais les samaritains, eux, descendent des hébreux qui ont contracté l'alliance avec Adonaï dans le désert. Ils sont sous la coupe de la Tora ! Ce sont des traîtres ! Ils refusent le Temple, ils ont construit le sanctuaire du Mont Garizim, ils se sont compromis avec les idoles, avec Baal et autres imposteurs !

- Que de grands mots ! blâma le voyageur. As-tu entendu l'observation de ton épouse concernant le prophète Jérémie ? Penses-tu que les enfants des samaritains doivent porter sur leurs épaules les fautes de leurs parents ?

- Ils nous le rendent bien. Ils nous détestent et tous les moyens leur sont bons pour importuner les juifs qui traversent leur pays.

- Tu n'as pas répondu à ma question. Crois-tu que les samaritains d'aujourd'hui doivent essuyer ton opprobre, parce que leurs ancêtres ont refusé de participer à la Réforme religieuse et à la reconstruction du Temple qui ont suivi l'exil à Babylone ? Penses-tu que la compromission supposée avec les idoles cananéennes de l'époque soit une malédiction éternelle pour les samaritains contemporains ? »

Cléophas ne fit aucune objection. Il était gêné. Parce que les pharisiens l'affirmaient dans leurs prédications, il savait que la nation de Samarie avait souffert de l'invasion des Assyriens. Bien des habitants de Jérusalem et des environs qui n'étaient pas partis en exil s'étaient également discrédités. Mais à la différence des samaritains dont l'occupation était plus ancienne, puisque Samarie avait été détruite par les Assyriens quelques décennies avant l'invasion babylonienne, Jérusalem avait bénéficié d'une vaste réforme religieuse. Cléophas sentit que son aversion pour les samaritains n'était qu'un relent de plus distillé par des extrémistes religieux. Mais les prêtres et le clergé de Jérusalem avaient aussi intérêt à diffuser l'anathème contre les samaritains. Ceux-ci leur faisaient directement concurrence avec leurs propres sanctuaires.

Cléophas commença à comprendre également pourquoi le prophète Jésus de Nazareth s'était tant emporté contre les religieux et le clergé. Ils furent sa première cible. Ils le condamnèrent et le livrèrent aux romains

par jalousie. Cléophas avait déjà remarqué que des hommes très religieux, extrêmement méritoires et avisés dans leur méditation, dès lors qu'ils entraient dans une institution cléricale, devenaient des distillateurs de calomnies et parfois même les pions d'une machine à fabriquer de la haine et à broyer les opposants. Pas tous, bien sûr, heureusement. Cléophas comprit aussi pourquoi les pharisiens se méfiaient tant du clergé de Jérusalem.

Le vagabond observa le silence de Cléophas. Il remarquait le mouvement des traits de son visage et les crispations de ses muscles, signes d'un combat intérieur. Il vit aussi le regard attendri de Myriam toute attentive aux tiraillements cérébraux de son époux.

« - De vos ancêtres, gardez les valeurs et les qualités. Mais ne vous chargez pas de leurs fautes. De même, des autres nations, tâchez de découvrir leurs richesses et ne vous attardez pas sur leurs erreurs. Vous devez vous exercer à ce discernement à chaque instant. Même si cela est dur pour toi, Cléophas, ne reproche pas aux samaritains les errements de leurs ancêtres. Vois la force et l'authenticité de leur foi et de leurs oeuvres. Ne continuent-ils pas à célébrer l'Éternel dans leur sanctuaire, même celui de Garizim ? Ne sont-ils pas généreux envers leurs enfants et envers les étrangers ?

- Mais le Temple, alors ? intervint Myriam.

- Mes amis, l'heure est venue où les vrais adorateurs de Dieu l'adoreront en esprit et en vérité. Nos ancêtres ont conclu l'alliance avec Adonaï. Aujourd'hui ouvrez votre sentiment et votre esprit au-delà des lieux sacrés. Ouvrez-les aux merveilles de la création du monde, au créateur caché que personne ne peut imaginer, ni enfermer dans une figure, au Dieu de tous les hommes et de tout l'univers, au Tout-Puissant qui parle au coeur de chaque conscience et de chaque intimité...

- C'est incroyable, remarqua Cléophas, tu parles comme le nazaréen. Mais qu'est-ce que la vérité ? »

Myriam saisit la balle au bond.

« - Tu poses la même question que le procureur romain ! Et pourtant, tu l'as entendu. La vérité, c'est le contraire du mensonge et de la lâcheté. Et vous, compagnon de route, vous parlez vrai. Vous éclairez nos interrogations sans mensonge. Mais au fait, qui êtes-vous ? Nous ne vous avons même pas posé la question depuis que vous cheminez avec nous. Et vous semblez si bien connaître toutes ces choses mystérieuses !

- Je suis votre compagnon et votre ami, répondit le voyageur. Allons reprenons la route. Nous avons encore de longs arpents à marcher avant la nuit. »

L'étranger se dressa aussitôt et se mit debout, laissant les deux époux sur leur étonnement. Cléophas se leva à son tour. Il n'éprouvait plus le besoin de parler. Troublé par les propos de l'inconnu, il désirait se retrouver lui-même. Cet homme, après tout, malgré tout le charme qui émanait de lui, prenait trop de pouvoir. Sans se l'avouer, il commençait à jalouser l'ascendant du l'inconnu sur son épouse. Il prit les devants. Il marcha sur les cailloux et rejoignit l'âne qui savourait un repas bien venu au milieu des buissons.

L'animal inclina, puis secoua la tête en voyant arriver son maître. Il voulait résister. Cléophas le saisit avec une humeur maussade par le col. Lorsque l'âne sentit que son maître, contrarié, avait besoin d'affirmer sa place dans le groupe, il se laissa conduire sans opposer de rebuffade. Tant de fois il avait marché sur le chemin qui mène de Jérusalem à Emmaüs qu'il savait qu'il lui faudrait parvenir le plus vite possible à sa demeure. Marcher la nuit quand les maîtres perdent pied n'est pas très amusant. L'âne savait par expérience que plus tôt il arriverait, plus tôt il serait déchargé de son chargement et pourrait bénéficier des pâturages de son enclos.

Comme s'il devinait les pensées de Cléophas, le vagabond prit quelque distance avec les deux époux. Il descendit sur le côté de la route et marcha un peu plus loin au milieu des alpages. Il ne désirait pas imposer sa présence.

- 3 -

En ce début d'après-midi, l'ardeur du Soleil asséchait les collines. L'eau stagnante des flaques se dissolvait. L'atmosphère paraissait avoir absorbé la pluie de la nuit et quand le regard portait au loin, un trouble agitait les formes comme la surface de l'eau d'un lac est brouillée par une risée de vent. Les couleurs elles-mêmes se flétrissaient et perdaient de ce chatolement des teintes lavées du matin. Les cigales et grillons s'exprimaient avec véhémence et des oreilles non habituées pourraient se demander comment il est possible de communiquer au milieu d'un tel tintamarre.

Myriam marchait en s'appuyant de temps en temps sur l'âne, en raison de quelques bouffées de fatigue. La digestion s'ajoutait à la chaleur pour rappeler que le corps a besoin de toutes ses ressources internes pour s'exprimer dans l'effort. L'étranger cheminait de nouveau auprès de Cléophas, en raison des mouvements du baudet agacé par la canicule. Depuis quelques stades, les trois compagnons parlaient peu, sinon de ces quelques banalités si importantes pour tisser le lien du silence. Au milieu d'une conversation où Cléophas expliquait à l'étranger d'où venait tel majestueux olivier, un peu plus loin sur le bord de la route, Myriam s'impacienta :

« - À cette heure-ci, tout le monde se repose. Voyez, il n'y a plus personne sur la route. Il fait trop chaud. Pouvons-nous nous arrêter quelques instants, Cléophas.

- Si nous désirons arriver à Emmaüs avant le soir, nous devons avancer, Myriam. Mais toi, compagnon, qu'en penses-tu ? »

L'homme s'arrêta.

« - Ton épouse a raison. Pourquoi se presser ? Pourquoi ne pas relâcher un instant sous cet olivier, là présent, dont tu me parles avec tant de plaisir ?

- Il ne s'agit pas de cela, répondit Cléophas. Mais si la nuit tombe, nous pourrions perdre le chemin. Notre âne pourrait buter sur un caillou et se blesser. Nous avons trop tardé pour quitter Jérusalem. Habituellement, nous partons plus tôt et nous prenons le temps d'une sieste au bord de la route, car nous avons suffisamment de loisir pour parvenir avant la nuit. Mais aujourd'hui...!

- Je vois. Vous êtes restés à Jérusalem plus longtemps qu'à l'habitude afin de faire vos adieux, n'est-ce pas ?

- De nombreux compagnons et disciples du nazaréen se sont séparés après les événements des jours derniers. Comme nous, ils rentrent chez eux. Certains sont déçus, d'autres en colère. Mais la plupart d'entre nous, nous sommes tristes. Nous aimions ce prophète. Pourquoi ? Pourquoi fallait-il que cela finisse ainsi ? »

Le voyageur prit l'initiative de grimper en courant jusque vers le grand olivier. Il pressa Cléophas et Myriam de le rejoindre et de s'installer sous l'arbre. L'ombre de l'olivier était à peine suffisante, mais Myriam exprima un soupir de soulagement bien sonore et s'assit, légèrement recroquevillée vers l'avant. Cléophas regarda son épouse avec tendresse et s'assit à son tour auprès d'elle. Il saisit le visage de sa femme entre les mains, l'inclina et posa la tête sur ses genoux. Myriam s'allongea et se détendit. Cléophas lui caressa doucement les cheveux. Le voyageur s'était assis, le dos droit, l'ensemble du corps extraordinairement décontracté, au point que son attitude diffusait une paix irradiante. Son visage n'exprimait rien de dicible. Il prit la parole :

« - Ami Cléophas, le prophète Jésus est mort. Tu es chagriné parce qu'il n'est plus là, parce que tu ne le vois plus, que tu ne l'entends plus et que tu ne le possèdes plus. Tu es triste parce qu'il a été iniquement jugé, torturé et crucifié par des étrangers, par les soldats romains.

- Tu en sais autant que nous, commenta Myriam. Pourquoi es-tu si paisible ? Pour nous, il s'agit d'une tragédie. J'ai assisté à son agonie et je l'ai vu mourir. C'était terrible quand il a crié. Il avait soif et il nous regardait. J'avais l'impression qu'il n'avait pas seulement soif d'eau, mais

aussi de notre fidélité et de notre amour. Nous tous qui étions présents, nous avons le sentiment qu'il ne criait pas la soif de son corps, mais notre soif à tous. À un moment, il a eu la force de chanter, avec une voix brisée, le vingt-deuxième psaume de David. Pourquoi Elohim, le Dieu de l'Univers, l'avait-il abandonné ? »

Myriam aspira une longue bouffée d'air, puis continua d'une voix tremblante :

- Elohim, Elohim, pourquoi m'as-tu abandonné ? Le Salut est loin de moi... Mon Dieu, j'appelle tout le jour et Tu ne réponds pas. Même la nuit, je n'ai pas de repos...

- Et comment se termine le psaume de David ? interrogea le voyageur avec une apparente indifférence qui figea l'émotion de Myriam. Vous le connaissez bien, il revient régulièrement dans la liturgie de la synagogue. Le prophète Jésus a-t-il chanté le psaume jusqu'au bout ?

- Il pleurait en chantant, répondit Myriam, la tête toujours posée sur les genoux de son mari. Oui, il l'a chanté jusqu'au bout. Mais il souffrait atrocement. Comment pouvait-il chanter un psaume en un tel instant ? Il y avait quelques voyeurs : ils se moquaient de lui.

- Se sont-ils moqués de lui jusqu'au bout de son chant ?

- Oui, mais de plus en plus faiblement. Et lorsque Jésus a terminé de chanter le psaume, les moqueurs s'étaient tus ou ils s'étaient éloignés. La mère de Jésus ne pleurait pas, elle se tenait debout en silence. Elle était impressionnante.

- Peux-tu chanter les derniers versets du psaume qu'a psalmodié le prophète Jésus sur la croix des romains ?

- Oh non, pas moi. Cléophas, peut-être. Sa voix est belle. »

Cléophas fut surpris de la proposition de sa femme. Sa clairvoyance s'était éteinte quelques instants, car son épouse racontait un événement auquel il n'avait pas assisté. Le remords de n'avoir pas accompagné le nazaréen jusqu'au bout, ni le disciple Johannan dans les dernières heures, parasitait son attention. Mais plus encore, Cléophas doutait. Il avait suivi Jésus de Nazareth parce que le peuple le proclamait libérateur d'Israël. Il arracherait la terre aux romains, il la débarrasserait des castes de prêtres, collaborateurs des occupants. Il établirait son royaume. Jésus ne proclamait-il pas que son royaume venait, qu'il était même déjà présent et qu'il allait renverser les puissants de leurs trônes ? N'annonçait-il pas qu'il allait libérer les prisonniers, guérir les malades, panser les plaies, consoler les affligés et donner de quoi vivre aux affamés ?

Myriam ne lisait pas les événements sous la même optique. Elle naviguait sur d'autres eaux. Elle respectait son époux et estimait que les sentiments contradictoires qu'il éprouvait n'étaient que houle à la surface de la mer. Cléophas croisa le regard de sa femme et sentit l'immense affection que celle-ci lui portait. Alors il commença à psalmodier :

« Elohim, Elohim, pourquoi m'as-tu abandonné ? Le Salut est loin de moi, loin des mots que je rugis. Mon Dieu, j'appelle tout le jour et Tu ne réponds pas. Même la nuit, je n'ai pas de repos... Toi, pourtant Tu es Saint, Toi qui habites les hymnes d'Israël ! C'est en Toi que nos pères espéraient. Ils espéraient et Tu les délivrais. Quand ils criaient vers Toi, ils échappaient en Toi ils espéraient et n'étaient pas déçus. »

Les larmes lui vinrent aux yeux et l'émotion l'étreignit. Mais il se sentait le devoir de ne pas céder et de ne pas laisser, devant cet étranger, la douleur recouvrir l'honneur que lui conférait son épouse.

« - Et moi, je suis un ver, pas un homme, raillé par les gens, rejeté par le peuple. Tous ceux qui me voient me bafouent. Ils ricanent et hochent la tête. »

Cléophas sentait comme une lame lui traverser le cœur de part en part. Une secousse de tout l'organisme redressa sa colonne vertébrale.

Son torse se tint droit, imposant. Myriam, dont la tête reposait sur les genoux de son mari, ressentit le tremblement et elle frissonna à son tour.

« - Ne sois pas loin : l'angoisse est proche. Je n'ai personne pour m'aider. Des fauves nombreux me cernent. Des taureaux de Basan m'encerclent, des lions qui déchirent et rugissent, ils ouvrent leur gueule contre moi. Je suis comme l'eau qui se répand, tous mes membres se disloquent. Mon coeur est comme la cire, il fond au milieu de mes entrailles. Ma vigueur a séché comme l'argile, ma langue colle à mon palais. Tu me mènes à la poussière de la mort... »

Tout le corps de Cléophas psalmodiait, tandis que son chant se conjugait avec le chagrin retenu, dans une harmonie qui unissait la tension entre ombre et lumière. Les insectes de l'olivier s'étaient tus.

« - Oui des chiens me cernent, une bande de vauriens m'entoure. Ils me percent les mains et les pieds, je peux compter tous mes os. Ces gens me voient, ils me regardent. Ils partagent entre eux mes habits et tirent au sort mon vêtement... »

Quand la seconde partie du psaume s'amorça, la voix de Cléophas s'apaisa imperceptiblement.

« - Tu m'as répondu... »

Le psaume annonçait la consolation du peuple et la joie retrouvée. Cléophas acheva le psaume, doucement. Sa voix murmurait à peine, comme un souffle naissant :

« - Je vis pour lui et ma descendance le servira. On annoncera Adonaï aux générations à venir. On proclamera sa justice au peuple qui va naître. Voilà son oeuvre ! »

L'âne avait levé la tête et s'était tourné vers son maître. On avait le sentiment que le vent, les pierres, la vie de la terre s'étaient réunis dans le silence pour écouter le chant de Cléophas. L'univers entier se taisait, à

l'exception du bourdonnement des abeilles dans les fleurs. Cléophas retenait ses sanglots et effleurait avec délicatesse le visage de sa femme. Le voyageur assis, la face tournée vers Jérusalem, tournait le dos aux deux époux et ses yeux semblaient sonder l'infini. Son regard traversait les monts et les murs de la cité dont on devinait au loin quelques faubourgs.

Le baudet esquissa quelques pas en direction de l'olivier, puis s'arrêta à quelques mètres des trois compagnons. Un criquet reprit son chant dans l'arbre et les uns après les autres l'enveloppèrent, puis une cigale les recouvrit... Toute la mélodie symphonique des insectes qui s'étaient tus autour de l'olivier se réveilla, comme les étoiles qui s'allument au début de la nuit.

On entendit les mots du voyageur, chargés d'une infinie nostalgie :

« - Nul n'est prophète en son pays. Les prophètes ont tous été honnis, contredits, calomniés, persécutés et parfois tués. Rappelez-vous le signe de Jonas. Dans son pays, il n'était pas écouté, il était maudit. Il dut s'exiler. À Ninive, la grande ville païenne qui ne connaissait ni Moïse, ni les Prophètes, les habitants l'écoutaient, le suivaient, et, dit le livre, se convertissaient. Rappelez-vous Jérémie, maltraité, emprisonné, déchiré dans sa conscience. Souvenez-vous de Moïse lui-même, lui qui avait arraché le peuple de la servitude et que le peuple, une fois libéré, n'écoutait plus ! »

Myriam et Cléophas écoutèrent la douleur soudaine apparue dans les paroles du voyageur. Ils ne savaient que répondre. Gênée par son propre silence, Myriam interrogea leur compagnon :

« - Pourquoi les prophètes sont-ils haïs ?

- Les peuples sont séduits par les faux prophètes, parce que ceux-ci prêchent la sécurité et la tranquillité. Ils flattent les institutions et encouragent l'injustice. Peut-on leur en vouloir ? Je ne sais. Ils ont peur. Les faux prophètes ont peur de perdre leur place ou de ternir l'image qu'ils présentent aux grands de ce monde, à leurs courtisans. Nous

connaissons tous, de ces prêcheurs, qui se pavanent dans les cours des princes et dans les agoras, entourés d'admirateurs qui les pressent et les encensent. Les vrais prophètes ne craignent pas pour eux-mêmes, ils craignent pour ceux qu'ils aiment et qu'ils veulent assister et fortifier. Mais leur message bouscule la sécurité et la tranquillité de ceux qui prétendent, par des flagorneries, défendre le peuple. Parfois les vrais prophètes paraissent violents, rappelez-vous le prophète Elie. Mais leur violence traduit la révolte contre l'injustice et le mensonge.

- Pourtant, répondit Myriam, Jésus de Nazareth était aussi entouré de flatteurs, de faux amis et de courtisans. »

Et elle ajouta, après réflexion, en jetant vers Cléophas un oeil furtif qu'elle ravisa immédiatement :

« - Mais ils ont fui au moment de l'adversité ! »

- 4 -

Après quelques minutes de silence, Myriam reprit :

« - Des prophètes furent aussi des consolateurs. Le nazaréen, lui-même, consolait le peuple. Il a même, nous-a-t-on dit, guéri des malades et chassé des démons.

- Le vrai prophète dénonce l'injustice et il console, comme une mère. Mais il console ceux qui sont affligés et ceux qui souffrent, pas ceux qui se satisfont de leur tranquillité et de leur sécurité, ou des murs qu'ils ont érigés pour se protéger.

- Les prophètes ont raison, commenta Cléophas. Et, comme le chante le psaume de David, on proclame leur justice à jamais. Les prophètes sont éternels. Leur parole est éternelle.

- Ce ne sont pas les écrits des prophètes qui sont éternels, corrigea le voyageur, mais leur esprit. Ce qu'ont déclaré Jérémie ou Ezéchiel ne sont valides qu'à un moment précis de l'histoire. Ils ont été persécutés parce que leur message était plus clairvoyant que celui, aveuglé, de leurs contemporains. Mais cela ne signifie pas qu'il faille prendre à la lettre leurs paroles. D'ailleurs, Cléophas, tu le sais bien. Tu entendras les propos que je viens de dire dans les synagogues des pharisiens et les déserts des esséniens.

- Explique-nous tout cela, ami. Tu sembles si bien connaître le peuple et ceux qui l'enseignent. »

Le voyageur, jusque là assis sur le côté, se retourna face aux deux compagnons :

« - Le prophète est un veilleur de l'histoire. Il a la chance d'être plus pénétrant sur le sens des événements et sur les puissances qui agissent au cœur des nations. Comme le dit le prophète Jérémie, ils sont dévorés par la vérité. Le don de l'écrire ou de l'annoncer à tous, ils l'ont reçu de

l'Esprit. Mais cela ne suffit pas. Encore faut-il que le prophète prenne le risque de se retrouver seul contre tous. Les grecs appellent cela « la liberté de l'esprit ». Vous connaissez ce mot. Le prophète est un homme libre parce qu'il ose transgresser les institutions et les mentalités du temps. Pour cela, il utilise les mots et la langue de son époque. Il interprète les événements, les pratiques et les occasions qui se déroulent sous son regard aiguisé. Ainsi Isaïe, Jérémie, parlaient-ils des invasions assyriennes et babyloniennes, des moeurs des rois et de leur entourage, mais aussi de la vie des populations dans les collines et les villages. Ils racontaient des histoires et enfantaient des poèmes afin d'inviter, ou même de provoquer, leurs contemporains vers une attitude de réflexion et de recul.

- Ils prévoyaient même l'avenir, ajouta Myriam.

- Cela, Myriam, ce sont les disciples et les exégètes des prophètes qui le pensent et l'ajoutent. Tu soulèves ici un point très important. Les mots des prophètes prennent tout leur sens quand ils sont lus, relus, travaillés, analysés, interprétés, débattus. Le prophète entend la voix de Dieu qui surgit du plus profond du silence intérieur ou qui survient à l'occasion d'un événement fortuit ou d'une illumination. Puis il annonce spontanément sa vision au risque de n'être pas compris. Un autre prophète, de tempérament différent, écrira son intuition après mûre réflexion. Il la confrontera à ce qu'il a reçu de ses ancêtres et à ce qu'il a lui-même lu et médité. Puis il délivrera son message, en se heurtant aux sages de son temps. Mais, vous l'aurez compris, quelle que soit la forme que prend le message, les mots, en tant que lettres, restent situés dans un temps et dans un espace déterminés, même si eux-mêmes ou leurs disciples proclament qu'ils sont inspirés de Dieu.

- Quelle est la valeur des écrits des prophètes, alors ?

- Les écrits des prophètes n'ont de valeur aujourd'hui que dans la mesure où ils sont interprétés et débattus, vous-ai je dit. C'est cela l'esprit des prophètes. Si vous prenez les écrits des prophètes au pied de la lettre, vous sombrez dans la superstition. Il est vrai que certains spirituels attribuent un sens caché à la lettre des écritures. Ils jouent un

jeu dangereux dont ils connaissent, la plupart du temps, les périls. Pour cette raison, ils soumettent leurs disciples à une initiation pour éviter une mauvaise interprétation. Ainsi le baptiste invitait-il ses disciples à suivre son enseignement avant de les baptiser. Mais laissons-là ces exégètes un peu particuliers. J'insiste plutôt sur le fait que les écrits doivent être débattus librement au sein du peuple. »

Cléophas semblait interrogatif. Il n'était pas de ceux qui écoutent la parole des rabbis pour la gloser. Il traversait son existence en homme pratique, souvent révolté par les injustices et les abus. Mais la subtilité des écritures lui était indifférente.

« - Ce qui est vrai des écrits des prophètes l'est aussi de la Tora de Moïse, reprit l'inconnu. Tant qu'elle reste sous le règne de la lecture, de la relecture, des exégètes, de ceux qui la commentent, de ceux mêmes qui s'opposent à tel ou tel point particulier, avec intelligence, la Tora donne son fruit.

- Tu prétends que la Tora est comme la parole des prophètes ! On peut lui faire dire ce que l'on veut ?

- La Tora est plus que les paroles des prophètes, selon la tradition. Elle est plus proche de la révélation d'Adonaï à Moïse.

- Donc la Tora est plus vraie que les écrits des prophètes, interrompt Myriam. Elle est éternelle, ce que ne sont pas les paroles des prophètes.

- Elle aussi doit être relue, réinterprétée et vécue selon la fidélité de chacun.

- Pourquoi faut-il elle aussi l'interpréter ?

- Peux-tu me rappeler quel est le premier commandement de la Loi de Moïse ? »

Myriam s'étonna de cette question, mais elle répondit sans hésiter :

« - Tu ne fabriqueras pas d'image de Dieu.

- Tu ne te feras pas de représentation de Dieu, répondit en écho le voyageur. Cet interdit initial est en réalité une libération.

- Pourquoi une libération ?

- Il signifie ce que je vous ai déjà confié précédemment. Il n'est pas possible de mettre la main sur le Tout-Puissant. Nous ne pouvons pas nous en servir pour des actes magiques, ni pour prendre le pouvoir et l'imposer aux autres, ni pour bâtir des religions et des rites manipulateurs, ni pour construire des discours savants et prétendument définitifs sur lui. Dieu est plongé dans la nuit initiale de nos représentations, de nos images. Et cette nuit est la condition première de l'alliance.

- Mais pourquoi est-ce une libération ?

- En n'éclairant pas la scène du théâtre, l'interdit de Moïse ouvre la porte à toute l'imagination et la créativité des hommes. Il libère l'espace. Tout le monde, j'insiste, tout le monde, a droit à la relecture. Non seulement les prêtres ou les scribes, mais également le peuple et pourquoi pas les vrais ignorants, ceux qui cherchent sans se lasser.

- Même les athées et les impies ? interrogea Myriam

- Oui, pourquoi pas. Leur cri est souvent un cri de révolte. Dans la mesure où ils respectent les termes initiaux de l'alliance, ils peuvent être contractuels de l'alliance divine.

- C'est-à-dire ?

- La Tora est un contrat d'alliance. L'Éternel demande à ce qu'on ne fige pas son visage dans une image. L'esprit de l'alliance est respecté dans la mesure où personne ne prétend détenir un savoir définitif sur Dieu, ou pire encore un pouvoir de Dieu. Si l'athée respecte les représentations et

interprétations des autres, tu peux considérer qu'il est dans l'esprit de l'alliance.

- L'athée n'acceptera pas ce que tu dis, affirma Cléophas. S'il rejette Dieu, il rejette par surcroît l'alliance.

- Ce que je dis n'est acceptable que pour celui qui accepte les termes explicites de la Tora. Un grec ou un syrien ne sont pas obligés d'adhérer à ce contrat. Mais si l'athée s'enferme dans son discours, le prétend définitif et devient sectaire, alors il est comme le fou qui délire.

- C'est bien mon avis ! »

Le voyageur fixa Cléophas dans les yeux :

« - Ce qui est vrai de l'athée l'est également du crédule qui adhère sans réfléchir à une croyance et qui ennuie, voire persécute, les autres au nom de sa vérité. Par exemple, je songe à celui qui soutient que le texte de la Tora et les écrits des prophètes sont des paroles tombées du ciel par on ne sait quel prodige, paroles qui au nom de ce prodige seraient définitives et achevées. Non, toute croyance passe à travers la paroles des autres hommes. Tant qu'il accepte les interprétations des autres, notamment celles du peuple, le croyant s'inscrit dans l'alliance.

- Donc, si je comprends bien, intervint Myriam, même les interprétations qui s'opposent à la Tora sont valides ?

- Tu touches là un point important, Myriam. S'opposer au texte de la Loi n'a rien de scandaleux, si cette opposition se justifie par l'esprit de la Loi. Lire la Tora comme si la parole était dictée directement de la bouche de Dieu relève de la magie. Le Tout-Puissant, Adonai, ne parle jamais directement aux hommes. Il parle par la médiation des hommes et des peuples. Il ne s'impose pas, vous ai-je dit. La Tora est donnée au peuple pour que le peuple se l'approprie en la débattant et en l'expérimentant dans toutes les directions possibles.

- Mais qui peut garantir que la contradiction de la lettre est dans l'esprit de la Loi ? »

L'étranger inspira profondément. Il prit la pose du maître de sagesse qui enseigne à des ignorants.

« - Voici trois critères sûrs que tout sage connaît. Le premier de ces critères, c'est que l'interprétation est constructive et n'attente pas à la dignité et à l'unité du peuple. Le second critère est que cette interprétation ne se referme jamais sur elle-même et demeure sans cesse sous le règne de la relecture et du débat. Dans le cas contraire, quand l'interprétation se fige, elle devient idolâtrique. Le troisième critère, c'est que les multiples lectures grandissent comme les branches et les rameaux d'un arbre immense, puis portent du fruit. La Tora est elle-même un arbre vivant devant la face de Dieu : n'en sculptons pas une statue morte ou n'en inventons pas un monstre destructeur.

- C'est le rôle du Sanhédrin et des sages d'Israël de garantir la variété des interprétations et des débats, n'est-ce pas ? fit remarquer Myriam.

- Oui, Myriam, du moins en théorie.

- Que veux-tu dire ?

- Le conseil des sages, le sanhédrin, doit représenter le peuple. La Tora interdit de représenter le Saint d'Israël. Les sages ont la mission d'interdire à toute interprétation de se prétendre irrévocable.

- Tu me fais rire, étranger ! intervint Cléophas. Aujourd'hui, le Sanhédrin est entièrement manipulé par les sadducéens et les grands prêtres. Ils sont tous à la solde des romains. Il se servent des rites du Temple pour impressionner et garder la main-mise sur le peuple.

- Ne recommence pas tes récriminations, Cléophas, dit Myriam en soulevant légèrement la tête. Les membres du Conseil ne sont pas tous ainsi.

- Beaucoup ont peur, Cléophas, ajouta l'étranger. Myriam reposa son visage.

- Tu crois que le nazaréen a été jugé par les prêtres parce qu'ils avaient peur ? Tu te trompes de scène, étranger. Quand nous avons assisté à cette parodie de procès, nous n'avons pas eu le sentiment qu'ils avaient peur. Au contraire, beaucoup s'amusait et riaient, et d'autres se moquaient de lui.

- D'autres l'ont défendu, Cléophas, répéta Myriam en regardant son époux droit dans les yeux. Je te l'ai déjà dit. Des scribes et des pharisiens, même. Nicodème, Gamaliel et bien d'autres. De nombreux savants étaient avec lui. »

Le voyageur se tourna en direction de Myriam :

« - Jésus n'a pas été condamné par ce qu'il a dit. Certains croient qu'il a été exécuté parce qu'il a été le premier à énoncer je ne sais quelle vérité nouvelle. C'est faux. Le nazaréen n'a fait que reprendre et interprété la Loi et les Prophètes à la lumière des faits présents. D'autres rabbis propagent des idées toutes aussi nouvelles et provocatrices que le prophète Jésus. À commencer par Gamaliel lui-même.

- Alors pour quelle raison Jésus a-t-il été condamné ? interrogea Myriam.

- Tu étais au procès, remarqua le voyageur en se retournant vers Cléophas. Qu'en penses-tu ? Qu'as-tu entendu ? »

Cléophas réfléchit. Tant d'événements se bouscuaient qu'il ne se souvenait plus de la tournure et du processus de la condamnation. Il lança quelques propos puisés au hasard dans le fatras de ses pensées.

« - Pendant la comparution devant le grand prêtre, les accusateurs ont repris ce que le nazaréen avait déclaré au sujet du Temple. Certains ont

évoqué la colère du nazaréen lorsqu'il avait bousculé les commerçants. On lui a reproché de diviser le peuple.

- De diviser le peuple ? demanda l'étranger sans sourciller.

- Oui, dit Myriam. C'est même une des raisons pour laquelle il a été renvoyé, par les prêtres et les religieux, du tribunal du Conseil au prétoire du procureur romain.

- Jésus a été accusé de diviser le peuple, précisa Cléophas. Il ne respectait donc pas le premier critère dont tu nous parlais précédemment. La lecture de la Tora ne doit pas diviser le peuple.

- C'est toi qui le dit, fit remarquer Myriam. Jésus habitait toujours au milieu du peuple. Il vivait même avec des prostituées, des buveurs, des pêcheurs du lac et des bergers qui ne prenaient pas le temps d'aller à la synagogue, et encore moins au Temple.

- Tu as raison, ma femme. Ce sont les grands prêtres et les religieux qui divisent le peuple. Il n'y aurait pas tant de bandits et de meurtriers, si les prêtres écoutaient un peu plus le peuple au lieu de le sermonner.

- Tu le penses ainsi ? interrogea l'étranger. Admettons. Le conseil du sanhédrin reste toutefois le garant de l'unité du peuple. Si Jésus est accusé de diviser le peuple, comment le sanhédrin ne peut-il pas se sentir menacé d'un côté par la dissolution de l'unité et la guerre entre nous, d'un autre côté par les troupes romaines qui n'aiment pas les troubles de l'ordre public. Comme les sages du conseil n'ont pas le droit de mettre un juif à mort, ils l'ont confié aux romains.

- Le procureur romain a cependant dit que c'était l'affaire des juifs, pas la sienne.

- Tu ne métonnes pas. Il ne devait pas y comprendre grand chose. Mais, à ton avis, Cléophas, pourquoi Jésus était-il accusé de diviser le peuple ? »

Cléophas réagit immédiatement sans réfléchir. On sentait en lui une colère rentrée, mêlée de honte et d'animosité.

« - Jésus n'avait pas à choisir de tels disciples ! Il n'avait pas à choisir de disciples du tout. Il aurait mieux fait d'agir comme les autres rabbis, comme Gamaliel, Eliezer, Ben Zaccai, Akiba et tant d'autres. Eux ne se sont jamais autorisés à choisir des disciples. Ce sont les disciples qui venaient à eux. Le nazaréen, lui, s'est entouré de disciples qu'il a lui-même choisis, et en posant ce geste, il a affronté le sanhédrin. Il s'opposait directement au sanhédrin, comme s'il se prenait pour un nouveau Moïse.

- Un nouveau Moïse, dis-tu ?

- Moïse a fondé le peuple et a établi les lois qui le régissent. Le sanhédrin, tu l'as dit toi-même, est le garant de l'unité. En établissant un conseil indépendant du sanhédrin, le nazaréen se place au même niveau que Moïse. Pour cette raison, certains témoins l'ont accusé de blasphème.

- Tu exagères, intervint Myriam. Là-bas, près du fleuve Jourdain où prêchait le baptiste, des pharisiens sont venus débattre avec Jésus. Il leur a répondu qu'il n'était ni un nouvel Elie, ni un nouveau Moïse, ni même le Messie. Les accusateurs de Jésus ont inventé des histoires, voire débité des mensonges, par jalousie.

- Il n'empêche, répondit Cléophas, que Jésus de Nazareth n'avait pas à s'entourer de cette racaille. Si au moins, il s'était adjoint des chercheurs de Dieu ou des hommes religieux et justes, il aurait pu négocier avec le conseil des sages de Jérusalem. »

Cléophas développa sa réponse en se tournant vers le voyageur :

« - Excuse-moi, étranger, mais tu dois savoir que les disciples de Jésus étaient des pêcheurs du Lac de Galilée, des gens de sa famille, d'autres chenapans ramassés çà et là. Il y avait même un collecteur d'impôts, un publicain vendu aux romains, et il y avait aussi un zélote, un fanatique, et un sicaire. Vous connaissez, ces sicaires, ces hommes de l'ombre qui

n'hésitent pas à éliminer physiquement les opposants au nom de la Tora ! Ils les poignardent en cachette. Vous parlez d'une cohabitation entre Lévi le publicain, serviteur des romains, Judas l'Isariote, le sicaire, ou Simon, le zélote ! Les étincelles devaient souvent crépiter dans la communauté qui suivait le nazaréen.

- Mais ils sont restés avec lui tout au long de son aventure pendant plusieurs années, n'est-ce pas ? répondit le voyageur. Jusqu'au moment de son procès, au moins !

- Oui, c'est vrai. Il fallait que Jésus ait une autorité exceptionnelle pour maintenir autour de lui un tel ramassis de crapules et de gens bornés. Par exemple Judas, le sicaire, portait toujours un poignard sur lui. Il aurait pu tuer Jésus ou Lévi n'importe quand. Ce salopard était avec les soldats quand Jésus a été arrêté au jardin des Oliviers, à Jérusalem. Je suis sûr que c'est lui qui l'a trahi.

- Tu n'aimes pas les traîtres, fit remarquer le voyageur en le regardant droit dans les yeux. Déjà tout-à-l'heure, ne me disais-tu pas les samaritains étaient des traîtres. À tes yeux, Judas est un traître ! Je suis sûr que tu préfères Simon le zélote, fidèle parmi les fidèles à la Loi et opposant aux romains, à Lévi, le publicain, le collecteur des impôts romains. Est-ce que je me trompe ? »

Le voyageur riait presque en s'exprimant ainsi.

« - Simon était un homme intolérant et buté. L'autre Simon, celui que Jésus appelle Pierre, également. Je ne sais pas lesquels je préférais. Nathanaël, oui, j'avoue, il était plus sympathique.

- Savez-vous, intervint Myriam, que l'Isariote Judas tenait les cordons de la bourse des compagnons de Jésus ?

- Si tel est le cas, répondit le voyageur, le prophète Jésus devait beaucoup aimer son disciple Judas pour qu'il lui confie les finances. Si, comme le signale Cléophas, Judas l'a trahi, c'est une grande tragédie. Se faire trahir par des courtisans est un drame, mais se faire trahir par son

ami, c'est, me semble-t-il, la pire de toutes les souffrances qui peut arriver à un homme.

- Si Judas a trahi le nazaréen, comment celui-ci a-t-il pu lui faire confiance ? Un prophète peut-il être aussi aveugle sur ses proches ? »

Le voyageur ne répondit pas. Il donna l'impression soudaine que cet épisode le touchait personnellement. Ses traits s'adoucirent, puis semblèrent se fluidifier. Il se retourna vers Jérusalem. Pour la seconde fois depuis que les trois compagnons s'étaient rencontrés, le voyageur paraissait atteint d'une tristesse sans fond. Cléophas et Myriam avaient presque honte d'avoir ainsi parlé. Cet homme, qui leur expliquait avec ardeur et maîtrise sa connaissance des prophètes et de la Loi, était écrasé par la révélation de cette trahison. L'homme détourna son visage et regarda de nouveau vers l'infini, dans la direction de Jérusalem.

Myriam crut apercevoir des larmes qui coulaient sur le visage du voyageur. Mais elle n'en était pas sûre. Elle se sentit emplie d'une tendresse maternelle pour cet homme étrange qu'elle connaissait à peine, mais qui tressait en elle les fils d'un tissu plus ferme que celui de la peau, des liens robustes et résistants, mais aussi intimes et incommunicables. Elle contempla l'homme assis et droit qui lui tournait le dos, souleva sa tête des genoux de Cléophas, se redressa et s'assit à son tour. Puis le regard de Myriam se porta au loin, dans la direction de la mer Méditerranée. Les trois compagnons campés sous l'olivier, les yeux fixés dans une direction différente, semblaient s'être figés en rocs pour l'éternité. Le silence des hommes et la musique de la nature avaient repris leurs droits.

Après un long moment de calme, Myriam esquissa quelques mots :

« - Jésus devait être un grand prophète pour tant souffrir et accepter de se faire trahir et renié par ses amis. Ni Jérémie, ni Moïse, n'ont autant souffert de la trahison de ceux qu'ils aimaient. De plus, Jésus a été livré aux étrangers, aux romains, de la même manière que les fils de Jacob qui ont jeté leur propre frère dans une citerne. Mais Joseph, lui, a pu en réchapper. »

Puis elle se retourna vers son époux :

« - Peut-être les romains ont-ils tué le plus grand de tous les prophètes ? »

Le voyageur se leva sans un mot, marcha vers le baudet qui s'était remis à brouter, puis le caressa. Cléophas et Myriam se levèrent à leur tour, et tous se remirent en route, en silence.

- 5 -

Un pharisien remontait la pente. Myriam et Cléophas sourirent car ils le connaissaient. Régulièrement, Rabbi Samuel commentait la Tora dans la synagogue de la bourgade d'Emmaüs. Parvenu à hauteur des compagnons, il salua :

« - Bonjour Cléophas et bonjour Myriam. Vous êtes accompagnés, aujourd'hui ? Bonjour ami. »

L'étranger s'inclina avec respect.

« - Salut à toi, Samuel, répondit Cléophas. Tu montes à Jérusalem ? Nous en venons.

- La cité est agitée, commenta le rabbi. Plusieurs habitants d'Emmaüs m'ont raconté les événements qui s'y sont déroulés. Tout cela n'est pas clair. Je monte me renseigner. Et vous, qu'en dites-vous ? »

Cléophas et Myriam s'échangèrent un regard, puis Cléophas répondit :

« - Myriam était à la colline du Golgotha, près du galiléen et des condamnés qui ont été exécutés avec lui par les romains. Elle t'expliquera mieux que moi.

- Toi, Cléophas, tu as suivi le procès et tu as accompagné le prophète Jésus toute la semaine précédente. Pourquoi veux-tu que je raconte le premier ? Allez, explique, Cléophas ! »

Le pharisien observa le couple et demanda :

« - Vous parlez de Jésus, le nazaréen, le prophète de Galilée, n'est-ce pas ? Vous l'avez donc connu, comme beaucoup d'entre nous. Apparemment Barrabbas le rebelle a été relâché, semble-t-il ?

- Les prêtres ont préféré Barrabbas à Jésus. C'est incompréhensible. Barrabbas était tout de même un de leurs ennemis et un séditieux.

- Votre prophète Jésus a commis beaucoup d'erreurs, commenta Rabbi Samuel. Il n'aurait jamais dû affronter directement les grands prêtres et le clergé de Jérusalem. Il aurait été préférable qu'il s'explique devant le Sanhédrin dès le début de son enseignement. Je pense qu'il aurait été bien accueilli. Et quelle idée lui a-t-il pris de rassembler autour de lui des disciples. C'était de la provocation.

- Tu as raison. Nous en parlions justement avec notre compagnon, ici-présent, qui semble très informé de la Tora et des Prophètes. Il nous explique beaucoup de choses, un peu comme toi, dans la synagogue. »

Le pharisien se tourna vers le voyageur.

« - Viens-tu de Jérusalem, toi aussi ?

- En effet, répondit le voyageur.

- Et tu es... qui, s'il n'est pas indiscret de te le demander ?

- Comme toi, je commente la parole d'Adonaï.

- Tu n'es pas pharisien, sinon je te connaîtrais. Appartiens-tu à la secte des esséniens qui habitent le désert autour de Qumran ? Serais-tu un disciple du baptiste ?

- Je connais toutes ces gens. Et le baptiste est un membre de ma famille.

- Et tu n'es pas, je l'espère, un ami des sadducéens, un membre de leur entourage ou un espion d'Hérode ? »

L'homme éclata de rire.

« - Ah non, sûrement pas. Ils ne sont pas mes amis. Et toi-même, tu remontes à Jérusalem. Qu'en attends-tu ?

- Le galiléen a provoqué beaucoup de troubles parmi la caste pharisienne. Il y a des défenseurs et des opposants. Beaucoup, semble-t-il, ont été scandalisés par la tournure des événements et sans doute, maintenant que sa mort est confirmée par vous-mêmes, par son issue. Même si cet homme était un provocateur, il ne méritait sûrement pas d'être livré aux romains et encore moins, d'être condamné à mort. Barrabbas, lui, ne l'avait pas volé. Cela faisait longtemps qu'il complotait dans l'ombre et qu'il téléguidait des assassins et des sicaires pour commettre des meurtres.

- Il y avait un sicaire auprès du nazaréen, précisa Cléophas. Il s'appelait Judas l'Iscaïote. Cette crapule était avec ceux qui ont arrêté Jésus au Jardin des Oliviers. Peut-être était-il de mèche avec Barrabbas et sa bande d'émeutiers et de comploteurs ? »

Cléophas s'arrêta, gêné, en croisant le regard de l'étranger.

« - Peut-être as-tu raison, continua le pharisien sans saisir l'échange de regard entre Cléophas et le voyageur. Mais je dois m'informer. S'il y en a que les romains poursuivent, ce sont bien ces assassins. Je n'arrive pas à comprendre comment le procureur romain, Ponce Pilate, qui n'est pourtant pas un tendre, a pu relaxer Barrabbas et condamner le galiléen.

- Les grands prêtres ont joué fin. Ils ont prétendu auprès du procureur romain que Jésus bravait directement l'Empereur de Rome ! »

Rabbi Samuel s'esclaffa :

« - Ils lui ont fait avaler cette ineptie ? Mais comment s'y sont-ils pris ?

- Ils ont allégué le fait que le nazaréen se serait déclaré fils de Dieu, comme César lui-même. »

Le pharisien riait toujours, étonné de ces propos.

« - C'est ridicule. Qu'y a-t-il d'original ? Nous sommes tous fils de Dieu, par la Tora !

- Les romains, eux, ne le savent pas, reprit Cléophas. Selon eux, seul César est fils de Dieu. Le procureur Pilate devait craindre je ne sais quelles représailles de la part de son administration. Cela ne lui ressemble pas, parce qu'habituellement, cet individu est une brute épaisse qui se moque de ses sujets.

- Rien d'étonnant, le procureur Ponce Pilate a été formé à Athènes auprès des sophistes et des cyniques. Non, je grimpe à Jérusalem pour tâcher de recueillir plus d'informations. Et toi compagnon, ajouta-t-il en s'adressant au voyageur, viens te joindre à nous quand tu veux, si effectivement tu n'es ni sadducéen, ni zélote. J'ai une grande confiance envers Cléophas et Myriam, et s'ils t'ont choisi comme ami, tu dois le mériter. »

Le voyageur répondit :

« - Merci Samuel. Et qui rencontres-tu à Jérusalem ? Verras-tu Nicodème, par exemple ?

- Tu connais Nicodème ? Je m'en réjouis. C'est un maître qui siège au Sanhédrin. Un homme de grande valeur, estimé par tous. Et je dois le saluer de la part de qui ?

- Tu lui diras qu'il a la salutation d'un homme qu'il a rencontré la nuit qui a suivi la colère du nazaréen au Temple, et avec qui il a parlé de la lumière et des ténèbres dans la Loi de Moïse. Il se rappellera. »

Rabbi Samuel observa le voyageur avec étonnement, puis il commenta :

« - Pas de souci. Je lui rappellerai. Mais puisque tu sembles être un bon connaisseur de la Tora, je confirme mon invitation. »

Puis il s'éloigna en marchant rapidement. Le voyageur observa Rabbi Samuel avec une intensité qui surprit Myriam.

« - C'est un homme de bien, dit-elle. Il passe souvent à la synagogue et nous écoutons son commentaire de la Tora avec bonheur. Puis il reste avec nous pendant des jours à partager notre vie. Tous les pharisiens ne sont pas comme lui. Certains sont prétentieux et méprisants. D'autres cherchaient à se quereller systématiquement avec le nazaréen, paraît-il, bien que plusieurs d'entre eux l'accompagnaient dans ses déplacements.

- Ce qui est surprenant, fit remarquer Cléophas, c'est que le nazaréen n'a choisi aucun pharisien parmi ses disciples proches.

- Peut-être les pharisiens n'avaient-ils pas besoin de lui ? précisa Myriam. Ou l'inverse ? Peut-être n'avait-il pas besoin d'eux ? Ce sont des savants. »

La conclusion hâtive de Myriam sonnait comme une condamnation.

« - Pourquoi, à votre avis, le prophète Jésus n'a-t-il pas choisi de pharisiens parmi ses disciples ? demanda le voyageur. »

Les deux époux se regardèrent en silence, l'air embarrassé. En effet, pourquoi Jésus ne s'était-il pas entouré de savants, à l'exception du sage du nom de Nathanaël ? Ils ne s'étaient jamais posé la question. Pourtant, former des érudits et des scribes aurait été plus simple pour diffuser son enseignement. Cléophas esquissa une réponse :

« - Difficile de répondre à ta question. Peut-être espérait-il que les savants deviendraient d'eux-mêmes des disciples, sans qu'il les choisisse. Après tout, comme nous en convenions tout-à-l'heure, de nombreux pharisiens partageaient les mêmes idées que lui.

- Les pharisiens disputent sans cesse avec Jésus au sujet de la Tora. Ils seront les premiers interlocuteurs de ses disciples après sa mort. Et n'oubliez pas qu'ils possèdent des synagogues tout autour de la Mer Méditerranée, jusqu'à Tarsis même.

- Oui, mais cela n'explique pas pourquoi Jésus n'en a pas choisi parmi ses proches, dit Myriam.

- Je crois comprendre, intervint Cléophas. Le nazaréen désirait s'adresser à tout le peuple et non seulement aux savants. Qu'y a-t-il de meilleur pour parler au peuple que de choisir des gens du peuple ? S'il avait choisi des savants, ceux-ci se seraient ensuite rendus dans les lieux des savants et ils auraient débattu entre eux. Ils auraient oublié le peuple. Nous, le peuple, nous recevons des enseignements, mais nous n'avons pas les moyens, et parfois le droit, d'en débattre avec les docteurs de la Loi ou avec les prêtres, les lévites et même les pharisiens.

- Ce n'est pas vrai de Rabbi Samuel, corrigea Myriam. De plus, il n'y avait pas de pharisiens parmi les accusateurs du procès du prophète Jésus. Tu me l'as dit toi-même. Il n'y avait que des grands prêtres, des lévites, des sadducéens, des membres du clergé et quelques sbires à leur service. En revanche, des pharisiens sont venus au lieu du supplice, sur la colline du Golgotha. Nicodème, vous ai-je dit, a apporté des aromates pour l'embaumement. De plus, Joseph d'Arimatee a donné sa tombe dans un jardin, près de la colline. Tu vois, tous les membres du conseil des sages ne sont pas corrompus ! »

Cléophas ne répondit pas à Myriam. Elle avait raison et semblait chasser sur ses propres terres. Mais il cherchait toujours une justification à l'attitude qu'il avait montrée lors de l'arrestation, du procès et de la condamnation de Jésus. Cléophas se souvint d'un mot entendu le matin même, mais qu'il n'avait pas pu vérifier :

« - As-tu appris que des femmes ont trouvé le tombeau vide, ce matin ? C'est ce qu'ont dit certains illuminés. Ce sont sans doute des racontars de femmes...

- Pourquoi racontes-tu cela ?

- Admettons. S'il y a des gredins qui ont escamoté le corps du nazaréen, il va y avoir des bagarres !

- Peut-être sont-ce des galiléens, des gens de sa famille ? Ou de ses disciples ? »

Cléophas ne commenta pas ce point. Myriam reprit la conversation d'avant l'interruption de son époux.

« - Étranger, tu as raison. Les rabbis reprendront l'enseignement de Jésus dans les synagogues, même si certains n'ont pas toujours été très accueillants. Mais il y aura des conflits, car il y a eu mort d'homme. Cléophas nous a rapporté que les pharisiens n'étaient pas parmi les accusateurs du procès, mais tout au long de sa vie, ils l'ont poursuivi de leurs contestations. Ils le chicanaient même sur des points de détail de la Loi de Moïse.

- Les pharisiens, les docteurs, les scribes et autres sages d'Israël ont mission d'interpréter la Tora. Ne leur reprochez pas, c'est leur rôle. Vous avez raison quand vous dites que malheureusement, ils ne partagent pas beaucoup leurs interprétations avec le peuple.

Cléophas interrogea le voyageur :

« - Qu'en penses-tu, toi ?

- Vous êtes à bonne école, tous les deux. Vous le devez à Rabbi Samuel qui vous a bien formé. Je m'en réjouis. Vous débattiez de la Tora et vous vous interrogez pour savoir comment vous devez comprendre l'enseignement et les gestes, ou l'attitude, du galiléen.

- Maintenant, éclaire-nous sur la raison selon laquelle Jésus n'a pas pris de pharisiens avec lui. Ou plus exactement, pourquoi a-t-il été aussi dur avec eux ? »

Le voyageur regarda Cléophas avec une sorte de regret et de tristesse.

« - J'entends que vous avez bien progressé dans votre méditation depuis que nous cheminons ensemble. Les exégètes et autres savants n'ont pas tort quand ils interprètent la Tora, mais quand ils imaginent que leurs découvertes sont la doctrine absolue. Attitude idolâtrique. Ils prétendent posséder la vérité et ils l'imposent au peuple. Et quand ils ne prétendent pas posséder la vérité, ils se cachent derrière leur appartenance à une institution ou à un cercle d'experts. Dans ce cas, ce ne sont plus les individus qui sont idolâtres, mais les institutions elles-mêmes. Par leur attitude, ils omettent le fait que la Parole de Dieu donnée à Moïse appartient à tous les hommes et à toutes les femmes. Sans exception, même les prostituées, les buveurs et les collecteurs d'impôts. Autant qu'un savant, une prostituée peut émettre une parole prophétique... dont les savants discernent ensuite une multitude de significations, bien évidemment, en fonction des critères que je vous ai proposés. Voilà ce que le nazaréen devait sans doute reprocher aux pharisiens.

- Il leur disait aussi que les pharisiens imposaient au peuple de lourds fardeaux.

- En effet. Cela n'est pas acceptable de la part des pharisiens. La plupart des pharisiens sont pauvres, ils jeûnent, respectent les préceptes d'ascèse, sont mêmes généreux et paient la dîme. Mais ils n'ont pas à imposer aux hommes et aux femmes leur mode de vie, aussi saints soient-ils. Le publicain, la prostituée, le mendiant, sont autant enfants de Dieu que le pharisien.

- Tu parles comme le nazaréen, c'est incroyable, remarqua Myriam.

- Quand l'esprit a planté la graine qui germe ensuite dans le cœur et les actes de chacun, le maître se retire... »

Ils avaient repris leur marche tranquillement, le cœur rempli d'interrogations, de réflexions et d'admiration sur les espaces que le voyageur déployait. Ils se prirent à chantonner machinalement, comme si le corps s'harmonisait et se rythmait à la percussion des mots.

Myriam reprit la parole :

« - Sur une colline, Jésus a un jour rassemblé des milliers de gens. C'est stupéfiant. Ce jour-là, tout le monde a partagé ses provisions, alors qu'il y avait des miséreux qui n'avaient rien amené et qui ne possédaient rien. Nous nous sommes approchés de lui et de ses disciples. Il les enseignait avec chaleur et autorité, un peu comme les rabbis, mais sans les écraser de son savoir. Il les questionnait et ceux qui l'entouraient répondaient. Parfois cela se passait dans l'autre sens. Les disciples l'interrogeaient et il expliquait la Loi de Moïse. Il insistait sur le bonheur, mais sur un bonheur qui n'est pas celui qu'on imagine : non celui du confort domestique et de la tranquillité, mais celui du pauvre, celui du cœur pur, celui de l'assoiffé de justice. Comme tu nous l'as démontré, il ne semblait pas s'opposer à la Loi, mais il la reprenait à son compte en lui donnant un sens inexploré.

- Par exemple ?

- Il disait : Moïse vous a dit ceci, moi je vous dis cela. Moïse vous a dit : « aimez vos amis et haïssez vos ennemis », moi je vous dis : « aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous persécutent ».

- Jésus reprend en effet le style des commentateurs de la Tora. Il accomplit et actualise la Loi, en fonction de la progression de la mentalité de ses auditeurs. Comme nous ne sommes plus à l'époque des pasteurs qui défendaient leurs troupeaux et leur famille contre les voleurs de bétail, les vagabonds et les hors-la-loi, Jésus réinterprète la Loi aujourd'hui où les luttes ne sont plus les mêmes. N'êtes-vous pas d'accord ? »

Traversé soudain par une pulsion malfaisante, Cléophas s'impatienta.

« - Aimer ses ennemis ou pardonner à ceux qui font du mal, c'est un prêche difficilement acceptable. Ainsi les familles et amis des juifs massacrés par les romains sous Hérode doivent pardonner à leurs ennemis ? Et quand les soldats pillent les campagnes et violent nos filles, pouvons-nous pardonner ? »

Le voyageur ne répondit pas immédiatement. Il fit preuve d'une retenue voulue. Il semblait connaître une objection au ressentiment de Cléophas, mais il attendait que le fier artisan délaisse le registre affectif et l'agressivité de son ton. De fait, Cléophas, après une profonde inspiration, reprit avec gravité :

« - Trouves-tu juste que la Tour de Siloë se soit abattue sur ses habitants et tue près de vingt personnes ? Et estimes-tu tolérable la mort des enfants innocents lors de l'épidémie de choléra l'an passé, ou qu'un accident emporte une mère avec son bébé ? Qu'un village tranquille soit emporté par un torrent de boue ? Que des pêcheurs sur la mer périssent par une tempête non prévisible, alors qu'ils travaillaient pour faire vivre leurs femmes et leurs enfants ? Qu'il y ait des veuves, des orphelins, sans ressources ? Adonaï peut-il permettre ces abominations ? Avant de parler d'amour et de pardon, ne faudrait-il pas mieux parler de justice ?

- Quels sont les arguments avancés par Jésus face à l'injustice ?

- Je ne sais plus.

- Jésus, intervint Myriam, n'indiquait pas de solutions théoriques. Mais il pleurait avec les pauvres, et il essayait de guérir les malades. Il en a réellement guéri, devrais-je dire ! Et il paraît qu'il aurait sorti un mort de son tombeau, non loin d'ici, nous a-t-on raconté, un certain Lazare, de Béthanie.

- Donc Jésus s'est battu contre la misère et l'injustice, conclut le voyageur. N'est-ce pas déjà une esquisse de réponse à ton interrogation. Plutôt que se lamenter et incriminer le Tout-Puissant, le nazaréen propose de lutter contre le mal. Ce n'est pas une réponse intellectuelle à la manière des rabbis, bien sûr. Le nazaréen n'oppose pas l'amour et la justice ? Il pratique la justice avec amour. Amour sans justice est mensonge. Et justice sans amour est inhumain. »

Ni Cléophas, ni Myriam ne répondirent. Ils approuvaient les propos du voyageur.

« - Toutes les paroles du monde et l'univers entier ne suffisent pas à épuiser les interrogations posées au coeur de la Tora par les circonstances de la vie et de l'histoire. Écoutez, mes amis. Je vais vous proposer d'approcher par un passage obscur le mystère de la Tora.

- Nous t'écoutons.

- Dans la perspective où nous nous situerons, admettez que la Tora, confiée par Adonaï à Moïse sur les pentes du Sinaï, est simplement une parole destinée à révéler la Justice de Dieu. Pas plus et pas moins.

- Qu'est-ce que la Justice de Dieu ?

- Ne cherche pas à définir les mots. Regarde. Tu es sensible depuis l'enfance aux injustices, tels l'esclavage en Égypte, les jalousies meurtrières entre bergers, les guerres entre agriculteurs et éleveurs, l'écrasement des pauvres par les riches, des petits par les puissants, les ignorants par les clergés. La Loi de Moïse a pour vocation de réguler ces désordres et d'inviter le peuple à agir pour plus de justice, de partage et d'écoute. La Tora dit bien autre chose, évidemment. Elle éclaire l'alliance contractée par les ancêtres avec Adonaï, elle donne une signification aux origines, et elle éduque le peuple vers le coeur d'Adonaï lui-même. Mais pour l'instant, je vous invite à ne considérer que ce point : rétablir plus de justice, là où les hommes et les femmes peuvent agir. La Tora nous invite de ne pas nous en remettre sans discernement à la fatalité ou à la Providence.

- Tu ne trouves pas monstrueux que la Tora dise « oeil pour oeil, dent pour dent », alors que la sagesse nous invite à pardonner ?

- À notre époque, oui. Mais dans les temps anciens, cette sentence pouvait être perçue comme un mieux. Quand la loi du talion affirmait : oeil pour oeil, dent pour dent, il s'agissait pour nos pères d'arrêter le cycle de la vendetta. Tu m'as pris une brebis, alors je te prends ton troupeau. Tu m'as volé des troupeaux, alors moi je te tue ton fils. Tu m'as tué mon fils, alors je massacre ta famille. Tu as massacré ma famille, alors j'anéantis ton clan. La loi du talion paraît cruelle, mais c'est déjà un

mieux. Une blessure infligée ne peut être payée que d'une blessure au même prix. Pas au-delà. La loi du talion arrêta alors la spirale des représailles. Il serait en revanche regrettable qu'elle soit appliquée aujourd'hui, même si certains voudraient couper le bras des voleurs et d'autres crever les yeux des voyeurs.

- C'est vrai, commenta Myriam. Rabbi Samuel nous l'a déjà expliqué ainsi.

- La Justice n'est pas imposée par la Tora. Elle est une clause du libre contrat passé entre le peuple et Adonaï. Le devoir du peuple, des dirigeants des nations et des prêtres, est de combattre pour plus de justice partout où ils le peuvent.

- Nous en convenons, n'est-ce pas Cléophas ? Mais le pardon ?

- J'y viens, répondit le voyageur. Avant cela, approfondissons la question de la justice. Nous pouvons la mesurer sous deux angles, et si vous le permettez, je vais devoir faire appel à la sagesse des grecs, et... me le permets-tu, Cléophas, celle des romains.

- Tu connais la sagesse des grecs et une sagesse des romains, interrompit Myriam, admirative. Explique-nous.

- Le combat pour plus de justice consiste d'abord à établir plus d'égalité dans les droits des hommes et des femmes. La justice exige une responsabilité de la part des souverains, des chefs des nations et de ceux qui ont des devoirs envers ceux qui dépendent d'eux. Elle enjoint les dirigeants à protéger et épanouir leurs sujets. Il est important que chacun ou chacune possède toutes ses chances pour pouvoir se réaliser, exercer une activité et trouver sa place dans son village, sa communauté, sa cité. La justice consiste donc à donner à chacun de quoi subsister et de quoi entretenir des rapports cordiaux et respectés avec ses frères. Dans ce sens, cette justice est là pour que les communautés et les nations elles-mêmes soient, elles aussi, respectées. Il faudra bien un jour que l'esclavage disparaisse. Vois-tu, Cléophas, même si les romains te paraissent cruels, ils permettent à leurs esclaves de s'affranchir, ce qui

n'était pas le cas dans bien des civilisations antiques. Même dans le Royaume de Juda.

- Il n'y a jamais eu d'esclaves en Juda...

- Si, rectifia Myriam, du temps du roi Salomon.

- Il y a une manière de traiter les autres peuples, continua le voyageur, qui s'apparente à de l'esclavage. Dois-je vous rappeler la manière dont bien des juifs traitent les samaritains ? »

Cléophas ronchonna.

« - De plus, dans tout l'immense empire romain, il existe une paix comme jamais il n'y en eut nulle part. Tu peux voyager en bateau, à pied, ou en monture, de Tarsis jusqu'en Babylonie sans rencontrer de brigandage.

- Mais à quel prix ! Les légions romaines sont toujours sur leurs gardes pour prévenir et réprimer les troubles. Et bien des esclaves sont encore maltraités.

- J'en conviens. Mais il y a progrès par rapport à des temps où les nations se massacraient entre elles et où elles déportaient les populations pour les traiter comme des bêtes de somme. Les romains ont créé des administrations et des procédures pour maintenir plus de justice à l'échelle de leur empire. Leurs esclaves sont mieux traités que les esclaves des civilisations antérieures.

- Le mieux serait qu'il n'y ait plus d'esclaves du tout. »

Le voyageur sourit ironiquement.

« - Le bilan est globalement positif. Le droit est la force des romains, mais ce sont aussi les limites de la paix romaine. Des innocents et des

esclaves sont emportés dans le tourbillon qui maintient le calme en son centre.

- Pourquoi Adonaï permet-il des injustices comme l'esclavage et plus encore des injustices comme la douleur de la mère qui perd son enfant ? Tu ne nous réponds pas. »

L'étranger fit silence. Myriam estima que ce silence n'était point le signe d'une ignorance, mais plutôt le refus d'une réponse facile. Elle jugea que cet étranger cachait une expérience de la souffrance et de l'injustice qui ne se satisfaisait pas du discours pieux et moralisateur. Cléophas, dont la sensibilité à la méthode de l'étranger s'affinait, devina que ce silence était destiné à réveiller d'autres interrogations plus pénétrantes.

Le calme bruissement des insectes dans les collines auréola le rythme des pas des trois compagnons.

Myriam se risqua de nouveau :

« - Le verset d'un psaume de la liturgie proclame : « Adonaï, tu ne peux laisser ton ami disparaître dans le néant ». Si Adonaï est vraiment notre ami, alors il redonnera vie aux morts injustes et leur rendra justice, n'est-ce pas, compagnon ?

- C'est ce qu'expliquent les pharisiens, ajouta Cléophas.

- ... et que les sadducéens refusent de croire, continua Myriam. Les sadducéens affirment qu'il n'y a pas de renaissance par-delà la mort.

- Les pharisiens, les esséniens espèrent qu'il y aura une résurrection après la mort, pour rétablir la justice.

- Et, surenchérit Myriam, ils affirment qu'il y aura une deuxième résurrection définitive, le jour du Grand Pardon, où toutes les fautes seront lavées et pardonnées, et toutes les interrogations levées. Qu'en dis-tu ?

- Il y a de la sagesse dans cette espérance. En effet, s'il existe une résurrection, elle ne relève pas de l'ordre magique ou de l'immédiateté. Le temps lui-même doit être ressuscité. C'est l'histoire des relations entre les hommes, entre les groupes et les nations, qui est engagée dans l'alliance. J'irai même plus loin : tout le processus de la création est engagé dans l'ajustement de la résurrection.

- ... lors de la résurrection, intervint Cléophas, il faudra qu'Adonaï lui-même rende des comptes pour la souffrance des hommes, surtout celle des innocents. »

Myriam regarda son époux avec lassitude :

« - Va jusqu'au fond de ton affirmation. » sembla encourager le voyageur.

Le regard de Myriam se porta, inquiet, vers leur compagnon de route. Voir la résurrection sous l'angle des injustices à réparer conduirait-il à un gigantesque règlement de compte, un procès sans fin ? Un procès qui à la longue ne serait plus qu'un tintamarre de justifications, de comptabilité des péchés, de crimes, de jalousies. Mais si c'était ainsi, pensa-t-elle, l'éternité deviendrait un enfer ! Non. Ce que Myriam avait perçu du galiléen n'avait rien à voir avec la conclusion proposée par Cléophas et son approbation apparente par le voyageur. S'il y a résurrection, elle doit s'apparenter à autre chose que ces jeux de comptabilité des souffrances et des humiliations, de jugements, de reconnaissance de droits et de responsabilités, d'accusations, de punitions ! Si on comptabilise le mal, si on compare, pèse, soupèse le poids de chaque conscience dans ses actes, c'est le mal lui-même qui prendra le dessus, qui aura raison. Ce chahut deviendra un cauchemar.

Le voyageur reprit la parole :

« - Cléophas, tu as raison d'interroger avec fermeté. Mais tu as tort de t'obnubiler sur l'injustice, quels que soient sa puissance et ses effets dévastateurs. Je vais t'inviter maintenant, si tu l'acceptes, à quitter ce regard. N'oublie pas que c'est moi-même qui t'ai convié à lire la Tora sous

l'angle exclusif de la justice et des réparations qu'elle exige. Cet angle légitime l'activité industrielle des hommes qui bâtissent un monde plus acceptable, luttent pour plus d'honnêteté, de légalité et de vérité, cherchent le mystère caché derrière les apparences, s'unissent et débattent entre eux. L'activité des hommes va s'amplifier et gagner toutes les nations. Viendront des jours où tous les hommes se connaîtront, apprendront à vivre ensemble, à se respecter et à travailler afin que la dignité de chacun, jusqu'au plus petit, soit reconnue dans son rôle spécifique. Viendra un temps où les savants démasqueront les secrets de la terre, ceux de la vie et des étoiles. D'autres perceront l'énigme du corps humain, guériront des maladies et des blessures, mieux encore que les guérisons qu'a préfigurées Jésus de Galilée. Tu peux même croire qu'un âge germera où les artisans inventeront des moyens pour dominer les airs et les océans, qu'ils construiront des navires qui ne peuvent sombrer, des ponts qui enjambreront les fleuves, des chemins qui relieront tous les peuples. Toute l'oeuvre humaine participera de la lutte pour la justice et la vérité, contre le mensonge et l'ignorance... Mais...! »

Le voyageur fit une pause calculée dans son discours, tandis que les deux époux étaient subjugués par l'improvisation captivante de leur compagnon.

« - Mais...? » supplia Cléophas.

« - Mais, ni l'activité des hommes et des femmes dans toutes les directions, ni les croyances en un jugement divin qui réglera les différents et réparera les abominations, ne suffiront à vaincre le dernier ennemi : la mort !

- Pourtant, ne nous as-tu pas dit qu'il y aurait une résurrection, et que lors de cette résurrection, toutes les déficiences et malveillances de la vie présente seront jugées et réglées ?

- Il est possible de croire en la résurrection avec un esprit de mort, répondit froidement le voyageur. Avec justesse, tu peux espérer en une première résurrection au cours de laquelle seront jugées les fautes et réparées les destructions. Mais à l'aune de ton regard présent, tu ouvriras

un abîme sans fin : tout l'univers criera réparation, car chaque être, jusqu'au plus petit, réclamera son dû. Les hommes et les femmes entre eux, les nations entre elles, bien sûr. Mais pourquoi pas aussi l'agneau dévoré par le lion, l'araignée écrasée par la patte du boeuf, la feuille qui meurt en se détachant de l'arbre qui lui donnait sève. Les pierres elles-même crieront-elles leur abandon ?

- Ce sont des animaux et des végétaux... C'est du minéral. Ils n'ont pas de conscience.

- Je te montre simplement où peut conduire, de proche en proche, toute la revendication des êtres dans leur simplicité. Là où tu as raison, c'est que les fautes des hommes et des femmes entre eux ne peuvent être lavées. Le coeur de Dieu n'est pas une gomme. Mais tu as tort quand tu crois que l'esprit de la résurrection se réduit à un règlement de comptes à l'échelle de l'univers et du Tout-Puissant lui-même. Cette situation serait pire que la mort elle-même. C'est l'esprit de mort. »

Cléophas ne se défendit pas. En effet, tout en marchant, il ressentit en lui cet abîme sans fin que lui présentait leur compagnon. Chaque instant, l'un, le proche ou l'inconnu, solliciterait l'autre pour régler des dettes ou pour recevoir une parole de reconnaissance. Il pouvait comprendre que les immenses crimes commis parfois par les nations ou par des fripouilles puissent être jugés. Mais où s'arrêterait la revendication ? L'autre finirait par apparaître comme un mendiant, un suspect, un ennemi. L'autre deviendrait l'enfer, dans cet éternel procès. La conclusion sur les insectes et les pierres était absurde, mais logique. Au bout du compte, la mort naturelle et individuelle n'était-elle pas ce qu'il y avait de mieux... Mieux en tout cas qu'une vie par-delà la mort qui serait ce qu'il pressentait en cet instant.

« - Je t'entends, reprit Cléophas. Mais si la justice est aussi la compréhension du monde ou la connaissance de soi, comme les cherchent les savants et les justes, pourquoi il y a des innocents qui souffrent, pourquoi la nature, la création de Dieu se déchaîne-t-elle contre des enfants, pourquoi les maladies et les épidémies emportent-elles les bons

et les méchants, sans les différentier... Adonaï serait-il un manipulateur des âmes, un pervers ou un bourreau ?

- Voilà que tu recommences, Cléophas, exprima Myriam avec un sourire persifleur, tu blasphèmes de nouveau. Tu ne peux mettre Dieu en accusation.

- Pourquoi interdis-tu à ton époux toutes ses interrogations, intervint sèchement l'étranger en se tournant vers Myriam. Pourquoi veux-tu recouvrir les abîmes auxquels la souffrance peut mener, par des anathèmes ou des formules prémâchées par des prédicateurs qui s'ennuient ? Le psalmiste révolté qui menace ses frères et les condamne à mort ne blasphème-t-il pas ? Et Job, qui perd tout, richesses, serviteurs, famille et aimés, puis santé, ne maudit-il pas le jour de sa naissance et n'insulte-t-il pas Dieu lui-même ? Et le prophète Elie qui veut se suicider, n'accuse-t-il pas Dieu ?

- Adonaï a redonné des forces à Elie qui a pu reprendre son combat, corrigea Cléophas pour défendre sa femme. Adonaï a guéri et réhabilité Job. Il lui a rendu richesse et santé. La révolte de Job est celle d'un enfant capricieux.

- Tu simplifies, Cléophas. Un homme qui a tout perdu, richesses, affections, raison, et même les capacités de son corps, n'est pas un enfant instable et impatient. Le psaume que tu chantais n'évoquait-il pas l'abandon par Dieu de ceux qu'il est censé aimer et protéger ?

- Étranger, donne-nous quand même une raison d'espérer. Tu mets le doigt là où nous avons tous mal.

- Cléophas, interrompit Myriam, seuls ceux qui ne croient pas n'ont aucune raison d'espérer. Ce sont des insensés, disent les psaumes de David. »

Le voyageur respira profondément.

« - On ne croit pas n'importe comment en Dieu, fit-il remarquer. Il existe même des modes de croyance en Dieu qui se révèlent être des dangers pour les nations.

- Explique-toi.

- Certains pensent croire en Dieu et lui rendre hommage en anathémisant les authentiques chercheurs. En réalité, ce sont des peureux qui se réfugient dans leurs certitudes. Ils croient surtout en leur sécurité ou pire encore, ils contemplent leur nombril et projettent ce qu'ils y voient sur l'univers entier. Dieu est caché aux yeux de ceux qui le séquestrent.

- Mieux vaut être athée, alors ? Nous avons le sentiment que tout ce que tu affirmes nous pousse dans ce sens.

- L'athéisme systématique est également une idolâtrie. Il peut devenir sectaire, tiède et lâche. Non, l'homme est un aventurier, un chercheur. La foi est un combat et un tâtonnement. Mais encore faut-il avoir de bonnes raisons de croire ! La remarque de Cléophas est vraie, Myriam. Il est exigeant et il n'admet pas de réponse facile et de solution toute prête. Nous avons vu ensemble qu'il y a une catégorie d'injustices et d'incompréhensions que les responsables peuvent réparer ou essayer de comprendre. Ils y arriveront, croyez-moi, car rien n'arrêtera l'homme dans son exploration et sa recherche de droit et de sens. Mais il y a des injustices qui le dépassent, et là, une réponse purement verbale est difficile, voire impossible.

- Fournis-moi tout de même des indications sûres ? insista Cléophas.

- Non, répondit le voyageur. Je n'ai pas d'indications sûres au sens où tu les attends. Encore moins de réponses, dans les livres et dans la sagesse des nations. La sagesse des nations t'invite à la patience et à l'étude, mais en dernier recours, inlassablement tu seras ramené à ta conscience, à ton jugement et à la confiance que tu accordes à la vie et à un sens caché de l'existence. »

Cléophas sourit par dérision parce qu'en écoutant les propos du voyageur, il eut le sentiment que celui-ci meublait la conversation pour ne pas aller à l'essentiel.

« - Tu ne nous concéderas donc pas d'éclaircissement à la manière des savants. »

L'étranger haussa les épaules.

Alors que la route contournait un rocher, le voyageur reprit la parole :

« - Nos ancêtres ont mis en garde contre la magie qui influencent les esprits. En invoquant des maléfices sur les noms, ils exerçaient une emprise sur les malheureux qui tombaient sous leur pouvoir.

- Quel rapport avec la justice ?

- Les magiciens empêchent les personnes d'être elles-mêmes, d'être autonomes dans leurs actes et leurs décisions. Mais tu peux généraliser. Ainsi en est-il de toute manipulation des consciences et des cœurs ! Le nom désigne une identité. La sagesse grecque parle de l'essence de l'être, c'est-à-dire ce qui qualifie chaque entité existante comme unique et irremplaçable. Tu peux la comparer au nom unique que chacun porte, le nom propre, l'identité, et qui permet à chacun d'entre nous d'être reconnu pour ce qu'il est.

- Ce que tu dis semble difficile à comprendre.

- Le nom que tes parents t'ont donné t'ont permis d'être reconnu socialement. Mais es-tu toi-même dans le nom qui t'es confié ? Ton identité unique, ton essence, ne peut être manipulée. Tu n'es point un objet que la communauté manoeuvre à sa guise.

Cléophas réfléchit quelques instants :

- Derrière le nom que m'ont légué mes parents, il y a donc un autre nom caché. »

Le voyageur s'arrêta et se plaça debout face aux deux compagnons.

« - Un menuisier facétieux imagina, puis sculpta une pièce de bois divisée en deux parties. Chaque élément s'ajustait à l'autre. Sur la pièce complète, le menuisier écrivit un ensemble de signes.

- Des morceaux de bois qui s'ajustent ?

- Le menuisier partagea la pièce et en lança un morceau par l'espace de la fenêtre. Il glissa l'autre pièce dans un tiroir. Le morceau social fut ramassé par un promeneur imaginatif qui ignorait sa provenance. Il fut surpris d'y voir inscrit son nom. Il la ramena chez lui, puis la présenta à ses amis, sa famille, ses relations sociales. Comme de nombreuses surfaces étaient vierges de toute inscription, il décida d'y écrire les événements, les pensées et les émotions qu'il éprouvait dans la journée. Le morceau de bois devint son lieu de confidences et de connaissance de soi, en fonction de ce que la vie courante lui renvoyait de lui-même. Il pensa le ciseler sur certaines faces, mais après quelques tentatives maladroitement, il préféra respecter l'ensemble. Régulièrement, il réunissait ses connaissances et leur montrait les transformations qu'il opérait. Au bout d'un certain temps, il s'interrogea sur la forme de la pièce et devina que la sculpture était inachevée. Alors il se mit en quête du créateur de ce qu'il espérait exister.

- Pour l'y ajuster ?

- L'autre morceau caché représente une face obscure que personne ne peut posséder. Il y a quelque chose en toi qui t'appartient, qui écrit ta vie secrète et qu'aucune force du monde ne peut atteindre. Ce quelque-chose énigmatique et irréductible peut être ignoré, refusé, recouvert de bonnes raisons. Mais il est là. »

Et l'étranger ajouta après une pause :

« - Il faut plus qu'une vie pour se connaître soi-même. Donc, l'homme interrogea ses amis et connaissances, puis comprit que la pièce avait été fabriquée par le menuisier du quartier. Se sentant un peu coupable d'avoir osé écrire et transformer la pièce initiale, il frappa à la porte. Mais personne ne répondit. Mû par la curiosité, il s'introduisit dans l'atelier et commença à fouiller les recoins.

- Et le menuisier, alors ?

- Le menuisier, caché, observait la quête du passant.

- Pourquoi caché ? »

Le voyageur ne répondit pas à la question.

« - L'homme finit par ouvrir le tiroir. Il s'émerveilla et emboîta son morceau avec le morceau inconnu. Les inscriptions originales s'ajustèrent. L'homme comprit qu'elles révélaient toute la signification de sa recherche. Il y reconnut son nom, son identité.

- L'artiste menuisier s'est alors montré, j'espère, non ?

- Il restait encore de l'espace vierge sur les deux morceaux, continua le voyageur. L'homme observa les messages que lui indiquaient les oeuvres, les outils et autres objets de l'atelier et il se mit en chasse du sculpteur de bois. Il décida d'inscrire sur la pièce reconstituée tous les signes de sa recherche du menuisier. »

Cléophas et Myriam avaient compris.

« - Que signifie le nom propre qui nous permet de nous reconnaître au milieu des autres ?

- Il appartient au morceau de bois visible à tous. Ce n'est plus de ce nom-là que je parle, mais de celui, caché, qui nous désigne au plus intime

de nous-mêmes et qui rassemble les deux morceaux. L'autre morceau, celui qui achève le signe écrit par le menuisier facétieux, est secret.

- Sauf pour le Tout-Puissant ? intervint Myriam. Lui nous connaît intimement. C'est lui, le menuisier, qui a créé le morceau de bois sur lequel je dois m'ajuster, n'est-ce pas ? Il connaît mon signe secret, mon nom complet. »

La parole du voyageur resta en suspens. La réponse de Myriam concluait un échange, mais semblait ne pas le satisfaire. Myriam le regardait, interrogative, comme une enfant fixant son maître d'école dans l'attente d'un satisfecit.

« - La création du monde peut être imaginée comme une rupture : le morceau de bois s'est rompu.

- Mais les deux morceaux t'appartiennent.

- Elles appartiennent également au menuisier.

- Pas de la même manière. S'il donne sa création, il ne lui appartient plus directement de savoir ce qu'elle va devenir. Peut-être même ne sait-il pas ce qu'elle va devenir. »

Myriam s'étonna.

« - Mais le Tout-Puissant prévoit tout d'avance !

- En es-tu certaine ? Pense plutôt que le Tout-Puissant détient le secret de l'ajustement, puisqu'il est à l'origine de sa rupture. Mais le second morceau sur lequel est inscrit le complément du nom éternel est à toi. Adonaï ne force pas la rencontre. Et pourquoi ne pas imaginer que ce nom se réécrit au fur et à mesure que la rencontre se déroule.

- Ce que tu dis est inquiétant, dit Cléophas. Nous ne sommes pas capables de réajuster seuls une création rompue.

- Nous sommes aux origines, répondit le voyageur. Dès l'origine, tu as la liberté de cheminer dans ton jardin mystérieux et unique, sans t'interroger sur celui qui l'a planté.

- Le promeneur aurait pu se contenter du morceau de bois sans rien écrire dessus, ni sans chercher son origine. »

L'étranger sembla s'amuser de la remarque de Cléophas.

« - Oui, bien sûr. tu peux te cacher dans un buisson, aux yeux de Dieu lui-même, et garder uniquement pour toi la richesse de la création. Tu peux même éliminer sur le morceau de bois toute trace de la rupture initiale.

- C'est difficile à croire. Le Tout-Puissant nous réserverait-il un nom unique qui lui permet de nous reconnaître, n'est-ce pas ?

- Il connaît la pièce des origines, avant la rupture. Mais alors, elle n'était qu'à lui. Elle ne vous appartenait pas encore. »

Myriam et Cléophas réfléchirent quelques instants. Myriam risqua une éclaircissement :

« - Maintenant, nous possédons une image tronquée de notre nom, mais elle nous appartient.

- L'autre aussi, répondit le voyageur, mais vous vous l'êtes pas encore appropriée. Les deux morceaux de bois ne sont pas ajustés. Mais dès maintenant, votre recherche préfigure l'ajustement. »

L'homme inspira profondément, puis exprima en un soupir :

« - La seconde justice est celle qui ajuste tout notre être au sens caché de la création du monde et de l'aventure humaine. »

Les deux époux se regardèrent, interrogatifs. Ils ne suivaient pas toutes les méandres du cheminement proposé par le voyageur. Cléophas se demanda s'il n'avait pas affaire à un de ces charlatans qui brasse derrière des mots mystérieux une emprise sur les consciences. Pourtant, le sens des mots le touchait. Il voulut rattacher ce qu'il pressentait à quelque exégèse connue.

« - Le nazaréen aimait appeler les personnes par leur nom, commenta Myriam, et il les touchait au coeur pour les relever. Il ajustait les deux morceaux de bois. »

Cléophas caressa de la main un buisson qui débordait sur la route.

« - Tu as comparé la Tora à un arbre devant la face du Tout-Puissant. En me greffant à l'arbre de la Tora, l'autre partie de mon nom se révélera ? Et alors Adonaï ouvrira son espace et révélera le sens de sa création ? Je n'aime pas la parabole du bois sur lequel on inscrit un nom définitif. Au lieu de l'exemple du menuisier qui travaille sur du bois mort, tu aurais pu choisir celui du jardinier qui plante des arbres et qui ente des greffons. »

Le voyageur sourit. Il apprécia la manière avec laquelle les deux époux utilisaient les symbolismes pour les relier les uns aux autres.

« - Le nazaréen était juste non seulement parce qu'il annonçait la justice et la pratiquait, mais aussi parce qu'il reconnaissait chacun pour ce qu'il était, et non seulement pour ce qu'il paraissait. Le légionnaire est reconnu dans sa mission de soldat, voire dans ses qualités d'homme. Mais par-delà la reconnaissance sociale, le légionnaire romain a un signe unique de reconnaissance, une essence irréductible, qui déborde son apparence. Les deux morceaux de bois sont importants. En effet, pourquoi ne pas suggérer l'idée que les morceaux de bois ne sont pas du bois mort, mais des greffons bouturés sur un arbre. Le nom ultime du légionnaire n'est pas uniquement l'ajustement de deux morceaux rompus, mais un rameau qui se développe.

- Tu aurais pu prendre un autre exemple que celui d'un légionnaire ! »

L'étranger rit de bon coeur et communiqua sa bonne humeur imprévisible aux deux compagnons.

« - L'autre justice est le retour de la création brisée. Ce que je vous confie de chaque individu doit être étendu à l'ensemble des nations et des peuples, voire à l'ensemble de l'humanité. Les peuples cherchent qui ils sont et ce qu'ils peuvent apporter à l'histoire des hommes, sans forcément le savoir. Le peuple d'Israël apporte la Tora au monde, les grecs la philosophie, les romains, le droit... et chaque petite nation apporte sa pierre à la construction de la cité des hommes. Non loin de la cité de Delphes, en Grèce, il existe un temple sur lequel il est écrit : connais-toi toi même. Pour la nation et la sagesse grecque, cette sentence est la clé. Elle est aussi une aventure. C'est le rameau visible des peuples. Mais par-delà le don qu'ils apportent au monde visible, le rameau sur lequel est inscrit leur nom véritable se développe dans un espace plus ample. Ainsi se développe l'arbre de vie. Ainsi se bâtit mystérieusement un royaume nouveau.

- La Jérusalem céleste de nos prophètes ?

- La Jérusalem céleste a deux versants. Elle se bâtit avec le travail, le combat pour la justice et pour la reconnaissance de tous, avec également la naissance et l'essor de l'identité singulière et multiforme de chacun, même celle du plus petit, du plus hésitant, du plus blessé. Tant que les hommes et les femmes cherchent à se comprendre eux-mêmes, à comprendre les autres individus et les autres peuples, et à comprendre le monde, la nature, les étoiles, le vent et la mer, ils participent à la construction de la Jérusalem céleste, telle que la proposent les prophètes. Gardez en mémoire l'image de l'arbre, elle vous instruira autant que celle de la construction d'une cité : un arbre est une cité qui se construit de l'intérieur, car chacun de ses éléments fait partie de l'oeuvre elle-même.

- En effet, dit Cléophas, un ouvrier peut bâtir une ville sans y participer. Mais le rameau accroît l'arbre tout en en faisant partie. Mais pour un arbre, quel est l'autre versant ?

- D'après toi ? »

Cléophas resta muet. Myriam prit la parole :

« - Il y a l'arbre qu'on voit et il y a la vie, la sève qu'on ne voit pas. L'arbre grandit de l'intérieur de lui-même et non comme une bâtisse à laquelle on ajoute des pierres.

- Ainsi croît la vraie justice, celle de la Tora créatrice et cachée. Elle grandit dans le silence et l'invisibilité. La vérité est vie et non addition de pierres les unes sur les autres, même reliées par du mortier. Il y a une architecture, oui, mais elle se bâtit de l'intérieur.

- Il demeure un noyau dur sur lequel tu ne t'es pas suffisamment expliqué. Si de mes propres forces, je ne puis parvenir à expliquer les énigmes de l'injustice apparente, il existe l'autre partie du morceau de bois vivant sur lequel mes interrogations pourraient s'ajuster, n'est-ce pas ? Qui me garantit que le menuisier s'y investit à son tour ?

- Tu mesures ici la limite de la parabole, répondit le voyageur amusé par le ton utilisé par Cléophas. Elle t'indiquait la rupture et la recherche à entreprendre. Allons plus loin maintenant. La Tora est un don de Dieu. Elle est aussi un partage. La lutte contre l'injustice n'est pas seulement l'affaire des hommes, mais celle de Dieu lui-même. Il n'est pas l'observateur compatissant du ciel qui regarde avec commisération ses créatures lutter de toutes leurs forces... sans se mouiller.

- Ce que tu dis contredit l'image du menuisier caché.

- Tu vois qu'une image n'épuise pas le vivant. Le menuisier est silencieux, mais il vit avec l'homme qui dévoile l'énigme. Il est brisé avec la création qui se rompt. Vous devez penser au-delà des images. Dieu se met en danger de mort partout là où l'injustice triomphe. »

Cléophas et Myriam s'observèrent en silence, puis tournèrent les yeux vers cet homme dont les propos les surprenaient à chaque pas.

« - Ce que tu affirmes est terrifiant. »

- 6 -

Le voyageur observait le silence et le tourment de Cléophas. Il ne désirait plus l'importuner sur ce point. Cléophas découvrait toute la grandeur de la Tora, mais aussi les limites d'une approche purement juridique et morale. Cependant, il avait acquis une conviction : si résurrection il y a, elle ne sera pas de l'ordre de la magie, comme si l'Éternel, d'un claquement de doigts, réhabillait les os desséchés avec des muscles, de la graisse et de la peau dans un espace autre. Bien au contraire, elle devra charrier tous les moments de l'histoire, toute l'épaisseur concrète des oeuvres humaines, toute la chair du monde. Cette conviction, encore timide, commença à son tour à transformer son regard. Le voyageur invitait imperceptiblement Cléophas et Myriam à changer d'optique. Mais Cléophas s'interrogeait sur le lieu où il devait se rendre. Il cherchait en lui-même quand il croisa les yeux de Myriam. Celle-ci le dévisageait avec un mélange de tendresse et de perplexité qui l'émut. Il songea alors à ce que lui dévoilait le voyageur au sujet de cet insolite mot grec « essence ». Une intuition l'effleura qu'il tenta de formuler :

« - Ami compagnon, la Tora est une alliance que le peuple a conclu avec Adonaï. Dans cette entreprise, ne nous-as-tu pas dit que Dieu s'était totalement engagé ? Moïse lui a demandé son nom, n'est-ce pas ? Voulait-il, à travers cette interpellation être assuré de cet engagement ? Te souviens-tu du buisson ?

- Et qu'a répondu Adonaï ?

- C'est difficile, car c'est de l'hébreu ancien. Il s'agit du nom secret d'Adonaï, le Tétragramme. Mais les rabbis ne sont pas d'accord entre eux : « Je suis qui je suis ». Drôle de nom ? Y a-t-il un rapport avec l'essence grecque dont tu nous exposais la notion ? »

Le voyageur marcha plus lentement. Il semblait sonder l'environnement naturel de sa présence physique. Comme s'il s'amusait, il marquait chaque pas avec détermination. Il désirait montrer l'importance de chaque mouvement. L'âne que Myriam tenait par la bride depuis quelques instants

se prit à imiter les pas de l'étranger. Celui-ci, après avoir fait sentir la pesanteur et la consistance de sa marche, s'immobilisa, les yeux dirigés dans le sens de la route.

« - Tu peux lire ce mystérieux verset de la Tora sous une infinité d'approches. Mais permets-moi d'en privilégier trois qui les concentrent toutes, mais qui ne s'excluent pas l'une l'autre. Elles n'apparaissent contradictoires que sous un angle superficiel .

- Quand on regarde l'apparence, la contradiction est signe d'erreur ou de mensonge. Mais dans les réalités profondes, les contradictions sont signes de vérité, n'est-ce pas ?

- Les mots nous trahissent, Cléophas, dès qu'on approche de la vérité. Tu peux comprendre la révélation de Dieu à Moïse comme l'ont réfléchi les grecs. Beaucoup de juifs d'Alexandrie l'ont aussi interprétée ainsi : « Je suis celui qui est. » C'est un sens philosophique. Je suis l'Être. L'Être nécessaire, qui n'a pas d'autre raison d'être que lui-même. Il est, un point c'est tout. Il est l'essence des essences, le principe de tout ce qui existe. Il est celui dont l'essence est d'exister nécessairement. Cette explication est forte, mais elle n'épuise sûrement pas toute la révélation. Ce « Je suis » apporte un fondement à l'existence des réalités du monde, mais il reste un principe. Il n'apportera rien de plus, ni aux savants qui le savaient déjà, ni au peuple qui ne comprend pas en quoi cela le regarde. Sans avoir besoin d'être révélé, tout philosophe pressent cette signification par lui-même. Moïse a pu y lire l'assurance d'une présence.

- Cette approche de la révélation du nom divin ne m'était pas connue, commenta Cléophas. Mais elle est rassurante. Elle indique que Dieu est toujours présent, quelles que soient les péripéties de la vie...

- Et les autres explications ? demanda Myriam.

- La seconde interprétation est plus proche de la vie, plus féminine, pourrait-on dire. »

Myriam sourit.

« - La révélation du nom divin, auprès du buisson ardent, serait une sorte d'éclat de rire. « Je suis qui je suis ! Essaie de m'attraper, je suis insaisissable », comme la jeune fille qui échappe à la sollicitude empressée de son amant, en s'enfuyant et en cachant son nom et son visage. « Je suis une énigme ». Vois-tu, Myriam, il y a quelque-chose de vivant, d'autonome, de libre et de dansant. Ce nom est comme le vent qui souffle où il veut. Tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Il est l'Esprit.

- J'aime cette exégèse, s'émerveilla Myriam.

- Elle est redoutable, corrigea l'étranger. Malheur à toi si tu m'attrapes ou si tu m'enfermes. Ne me saisis pas, ne me transforme pas en une idole. Tu risquerais de t'identifier à cette idole captive. Les prophètes rappellent que les idoles ne parlent pas et n'entendent pas. Elles peuvent te détruire ou plus exactement détruire la vie qui est en toi.

- Tu ne nous apprends rien, répondit Myriam. C'est la raison pour laquelle les rabbis nous interdisent de prononcer en public le Tétragramme. Nous parlons d'Adonaï pour ne pas énoncer le nom secret et insaisissable de Dieu.

- Ton interprétation, qui nous est plus familière, intervint Cléophas, est contraire à celle que tu nous as donné en premier. Ici une présence solide, permanente, là une fluidité, un jeu d'absence et de fuite.

- N'as-tu pas toi-même exprimé l'importance de la contradiction dès que nous nous éloignons des apparences ? En autorisant les mots divins à s'ouvrir à la multitude de leurs sens, tu perçois leur limite et la nécessité de dépasser la parole superficielle pour le silence contemplatif.

- C'est vrai, dit Cléophas avec fierté, mais si le silence peut révéler la sagesse, le fou qui se tait peut lui aussi passer pour un sage.

- Voici donc une troisième interprétation du Tétragramme, le nom divin que Dieu a révélé à Moïse. Ne regarde ni à droite, ni à gauche, ni au-dessus, ni en-dessous. Et ne regarde pas en arrière : « Je suis qui je

serai. » Dieu va se révéler à travers l'histoire, à travers l'avenir et les événements qui vont le tisser. Viens, suis-moi et vois. Voici l'appel lancé à Moïse, un appel qui deviendra la vocation même du prophète.

- Adonaï ne dit pas son nom, mais propose de le dévoiler progressivement dans les événements de l'histoire du peuple, s'interrogea Cléophas. Le menuisier a lui aussi rompu son identité.

- Il ne s'agit pas seulement de l'histoire du peuple, de l'histoire des nations ou de celle de nos vies individuelles. Il s'agit de la geste de Dieu lui-même. Voulez-vous l'approcher ? »

Myriam et Cléophas réagirent avec inquiétude et se reculèrent instinctivement. Qui est cet homme qui soutient sans masque qu'il peut parler de la geste de Dieu, comme ces conteurs idolâtres des religions païennes.

« - Consentez-vous à entendre l'étonnante épopée de Dieu depuis l'origine du Monde, ces choses cachées que les sages et les savants sondent, mais dont ils ne peuvent épuiser la substance ? Êtes-vous mûr pour appréhender ce que les priants découvrent par intuition dans la méditation ?

- Ce que tu proposes est énigmatique et ambigu, intervint Myriam sur ses gardes. Aurais-tu l'impudence de connaître le mystère de Dieu lui-même ? »

Le voyageur se tut. Il contempla Myriam avec une intensité qui à la fois fascina et gêna la femme. Il semblait rayonner de cette lumière qui s'empare des êtres quand ils conversent en amis intimes. Myriam ne décela aucune ambiguïté dans ce regard limpide. Mais elle pressentit qu'il était destiné à entraîner Myriam et Cléophas dans un itinéraire inconnu. Cléophas vibra au même diapason.

Voyant leur embarras, le voyageur rit :

« - Vous avez besoin de cheminer plus avant... »

- 8 -

Autout d'eux, les collines pâlirent, le ciel parut s'embraser et tourner comme si le Soleil et les étoiles allaient s'effondrer sur la Terre, en drainant toutes les ombres cachées. Les pierres et les buissons semblèrent se recueillir, tandis que les cités du monde apparurent danser autour des trois amis. Cléophas et Myriam étaient comme entraînés dans une transe. Mais il ne s'agissait pas d'une transe au sein de laquelle la conscience bascule dans la démence, mais une danse qui libère le corps de ses contraintes immédiates et le propulse dans l'inconnu. Ils entendirent la voix du voyageur :

« - Dieu est amour. Quand l'amour se donne, il donne tout. Il ne cache rien de lui-même. Lorsque deux amants s'étreignent dans leur nudité, ils s'unifient, jouissent de ce don réciproque, tout en ayant le sentiment de se perdre. L'homme et la femme l'éprouvent différemment, mais dans l'amour véritable et total, ils s'abandonnent sans se retenir. Cet instant de grâce, si fugitif, est un sommet de la vie. Or Adonaï, en révélant son nom secret et en contractant l'alliance avec Moïse et le peuple, et plus qu'avec Moïse et le peuple, avec l'univers entier, donne tout de lui-même, sans rien cacher. Que notre petite perspective locale ne puisse l'appréhender, c'est naturel. Mais si Dieu est capable de créer en se donnant, alors la création elle-même est capable de se donner à Dieu. Les hommes sont capables de Dieu.

- Mais les prophètes ont pourtant dit que Dieu était insondable, fit remarquer Myriam, tandis que son âme se dilatait et s'emplissait d'une nuit mystérieuse et inquiétante.

- Quand les prophètes et les psaumes expliquent que Dieu est insondable, ils ont raison sur un point très important : Les amants peuvent s'unir, mais ils peuvent le vivre sans réelle liberté, dans le cas où ils ne font qu'obéir à l'attraction sexuelle naturelle. La liberté est au cœur de l'alliance. Dieu n'est pas quelque-chose que l'on saisit, un objet que l'on manipule, une forme que l'on analyse avec les outils de la science et de la

magie. En ce sens, il est insondable. Cependant, les prophètes affirment qu'ils parlent au nom de l'Éternel, comme s'ils avaient eux-mêmes bénéficié du privilège de scruter ce secret divin. Ils s'autorisent ce droit uniquement parce qu'Adonaï leur a livré, dans son infinie liberté, les mystères de sa vie. Dieu n'est pas connaissable de l'extérieur, mais de l'intérieur de lui-même. Rappelez-vous l'image de l'arbre. La méditation le long des infinis rameaux de la Tora où Dieu s'est totalement livré ouvre les arcanes du cœur divin. C'est la raison pour laquelle je vous ai invité à vous décentrer et à vous greffer sur l'arbre divin.

- Mais comment est-ce possible ?

- « Je suis qui je serai ». Il n'y a pas de magie. La vie de Dieu est progressive et se dévoile lentement, au cœur de l'aventure du monde et de celle des hommes.

- Ce que tu confies est incompréhensible, reprit Cléophas, comme le faisait remarquer Myriam tout-à-l'heure. Peux-tu reprendre depuis le début ? »

Le voyageur sourit.

« - Voici ce que j'attendais de vous. Greffez-vous sur l'arbre qui grandit et essayez de participer de la vie de l'arbre depuis son commencement. Je vais toutefois m'arrêter quelques instants sur ce que le récit de la Genèse dit des origines.

- Au commencement de la Tora, commenta Cléophas, il y avait les eaux du dessus et les eaux du dessous. Elles s'ouvrirent pour permettre à la Terre d'émerger. Est-ce de cela dont tu nous parles ?

- En partie, répondit le voyageur. Mais en alléguant cela, tu n'es pas encore greffé sur la vie. Tu parles comme s'il y avait eu un témoin de l'origine de la Terre. Quand les sages et les scribes ont rédigé le premier récit de la création du monde, ils l'ont pensé comme une naissance. Ainsi les eaux se séparèrent et s'ouvrirent pour que la Terre puisse surgir à l'abri de l'étouffement. Les eaux se séparent comme à la naissance. La

Terre est le fruit d'un amour caché. Elle souffre dans les douleurs de l'enfantement, mais elle naît.

- Cela s'est passé ainsi ? demanda Myriam.

- Les sages d'Israël ne se sont pas posés la question. Laisse aux savants qui observent la nature le soin de découvrir comment l'univers est survenu. Ils ont leurs méthodes d'investigation, leurs idées et ils soumettent ces idées à l'épreuve de leurs expérimentations. Il y a des savants grecs qui expliquent que la matière est constituée de minuscules particules qui s'agrègent les unes aux autres par le fait d'événements aléatoires. D'autres estiment qu'il existe une harmonie cachée derrière les apparences insolites et désordonnées. D'autres expliquent que tout se résout dans les nombres et les mesures, dans les rapports entre les figures géométriques. D'autres encore voient la création comme un vaste organisme vivant, dans lequel tous les éléments sont reliés par des fils parfois visibles, souvent invisibles. Et puis, il y a ceux qui pensent que la nature est composée de formes qui épousent une matière informe initiale et infiniment étendue. Toutes ces visions du monde oscilleront de l'une à l'autre, et seront soumises à l'épreuve du temps, avec les outils des savants et des artisans. Sans doute, dans l'avenir, des moyens insoupçonnés et institutionnalisés permettront de mettre en commun les recherches des uns et des autres. Mais les récits de la Tora ne sont pas de cet ordre-là.

- Rabbi Samuel, fit remarquer Myriam, nous dit que ceux qui affirment que l'origine du monde s'est déroulée comme elle est rédigée littéralement dans la Genèse sont des imbéciles et des individus dangereux.

- Ils confondent la lettre des textes avec ce que les sages ont rédigé dans l'Esprit de Dieu. Les scribes racontent une naissance.

- Comme lorsque le peuple hébreu a traversé la Mer ?

- Exactement. À chaque naissance, les récits de la Tora et des Prophètes racontent que les eaux se séparent. Ainsi est écrite la création du monde.

- Moïse a été sauvé des eaux, commenta Myriam.

- Le peuple entier a été sauvé des eaux, continua le voyageur. La mer qui s'ouvre est la naissance d'un peuple. Bien sûr, la mer ne s'est pas ouverte par enchantement ! Ceux qui adhèrent à de tels enfantillages sont des idiots qui ne respectent pas la création. Ce sont des personnes qui n'ont pas encore quitté l'univers de la magie et du fétichisme.

- La Tora raconte que le même signe s'est produit lorsque Josué a traversé le Jourdain avec les tribus d'Israël ? »

Le voyageur approuva. Mais Myriam, qui comprenait de l'intérieur de son corps ce que signifie les eaux qui s'ouvrent ou se referment, interrogea de nouveau l'étranger.

« - L'histoire de Noé est étonnante. Pourquoi Dieu a-t-il anéanti la Terre et préservé le vieux patriarche et ses enfants ?

- L'aventure de l'arche de Noé signifie que le monde qu'Elohim créé est en danger. « Pourvu que celui-ci tienne ! », se dit-il après de multiples tentatives. C'est dur de créer la liberté ! »

Cléophas et Myriam éclatèrent de rire, car l'étranger avait donné cette explication avec des gestes mimant un potier en train de fabriquer des vases qu'il jette au fur et à mesure. Leur voix retentit bizarrement dans l'insolite espace qui les entourait depuis quelque temps.

« - Mais tout ce que crée Elohim est bon et parfait, fit remarquer Cléophas, n'est-ce pas ? Pourquoi tenterait-il plusieurs essais ?

- Tu n'es pas encore entré dans la vie, répondit le voyageur. Ta vision de la bonté et de la perfection est encore trop liée à ton expérience

particulière. La bonté et la perfection d'Elohim n'ont pas la mesure que tu imagines. »

Cléophas se tut, comme un enfant pris en faute.

« - Noé n'est pas un personnage très intéressant, du moins avant le Déluge. Il ne dit rien, il obéit stupidement aux ordres divins sans discuter. Quand l'arche est terminée, il est dit que Dieu referma la porte de l'arche en la claquant. Dieu est furieux de l'attitude de Noé qui n'a pas tenté un seul instant de défendre ses contemporains !

- Le Déluge est le contraire de la création.

- Oui, d'une certaine manière. C'est seulement quand les eaux se retirent une nouvelle fois, que la colombe de la paix, symbole de la solidarité du peuple, trouve son lieu d'habitation. Noé, enfin, ose s'adresser à Dieu et s'humanise. Alors, l'image de l'arc-en-ciel symbolise l'alliance où Dieu s'engage avec la création. Il a enfin rencontré l'homme. »

Tandis que le voyageur s'exprimait, la fluidité de l'univers s'amplifia aux yeux de Cléophas et de Myriam. Chacun d'entre eux paraissait demeurer le seul lieu solide au milieu de visions de plus en plus mouvantes. Oui, ce monde semble bien fragile ! Myriam, timidement, interrogea le voyageur :

« - Des racontars disent que le nazaréen a calmé une tempête et qu'il aurait même marché sur l'eau !

- Vous voyez à quelle vitesse les disciples et les témoins de la vie du prophète Jésus agrègent leur expérience à leurs croyances. Pour eux, la parole de Jésus, voire Jésus lui-même, comme parole prophétique, domine les eaux de la mort. Il se dresse au-dessus de leur peur de la « décréation ». Jésus n'a sûrement pas marché sur l'eau, mais il a dû montrer qu'il ne craignait pas les tempêtes sur le Lac. N'est-il pas souvent aller pêcher avec les pêcheurs du Lac de Galilée ?

- On pourrait dire que Jésus de Nazareth est comme la Parole d'Elohim qui fait s'enfuir les eaux et surgir la Terre ferme. Et les eaux destructrices deviennent des eaux de source qui jaillissent des ravins. »

Le voyageur ne répondit pas à la remarque de Myriam. Il observait Cléophas qui ne disait plus rien et qui semblait méditer.

« - Vas-tu bien, ami Cléophas ?

- Tu enseignes des paroles que l'on ne comprend pas. Ce que tu dis des savants qui découvriront les secrets de la nature, des sages qui écrivent la création du monde comme une naissance, est enthousiasmant et éclairant. S'il est vrai qu'Adonai se révèle comme celui qui sera, alors à quoi sert le Messie que nous attendons et qui libérera Israël ?

- Tu as tort de penser ainsi au Messie.

- Oui, je commence à le comprendre. Le Messie n'est pas un libérateur politique ou un prophète religieux. Il est, un peu comme toi, quelqu'un qui révèle le sens de la Parole de Dieu. Certains estiment que le Messie n'est pas quelqu'un de précis, mais qu'il est figuré par la lignée des prophètes qui parlent d'Adonai et nous révèlent son visage. Il est la voix du peuple.

- Israël est lui-même le Messie, dans la mesure où il est fidèle à l'alliance. Mais avec l'alliance dont la Tora nous dit qu'elle est conclue avec l'Univers entier, c'est l'humanité entière qui est le Messie et la Nature entière qui est Parole de Dieu.

- Ami étranger, dit Cléophas, j'accepte d'emprunter les traces que tu nous proposes de suivre. Tu nous dis que nous ne sommes pas encore greffés sur la vie. Alors montre-nous la voie. »

En s'exprimant ainsi, Cléophas remarquait que les collines, les rochers, les arbustes, l'horizon même, s'enfonçaient de plus en plus dans l'obscurité et que la vraie lumière demeurerait là, dans ce singulier compagnonnage. Ils

continuaient à cheminer, mais chaque pas était mesuré. Cléophas sentait que son corps n'avait plus la même signification et qu'il prolongeait un abîme sans fin, l'abîme de l'intérieur. Il plongeait ses racines dans une sève dont il soupçonnait à peine l'inépuisable richesse.

« - Les mots trahissent, continuait le voyageur, parce qu'ils ne peuvent épuiser la profondeur de la vérité. Entrons maintenant dans l'épopée divine que je vais vous narrer, mais gardez-la dans votre cœur, de peur qu'elle ne soit mal comprise. Le temps est l'atout de la vie qui naît, germe, puis se développe. Le récit qui suit ne doit pas être saisi dans son embryon, ni dans sa littéralité, mais dans sa signification poétique et son achèvement définitif. »

Le Soleil et les reflets de sa rayons avaient disparu.

- 9 -

Un vent tournoya. Il souleva une poussière qui enveloppa les trois compagnons. L'âne, étonnamment, restait leur fidèle acolyte. Ce vent ne paraissait pas ordinaire. Il s'apparentait à la fois au mouvement d'un nuage tourbillonnant et à la pression obscure d'une présence indicible de plus en plus dense. L'écho de sons d'une harmonie inconnue et insolente emplissait l'espace. Il charriait une mystérieuse alchimie hétérogène, au sein de laquelle une énergie chaotique se conjugait à celle d'une caresse apaisante. Puis l'insondable murmure, telle une voix, rejoignit l'obscurité grandissante en un alliage où ni Cléophas, ni Myriam ne surent s'il était audible, ou s'il était visible. En un éclair, Cléophas et Myriam se remémorèrent la nuée qui enveloppait Moïse. La nuée sonore elle-même étincela de mille lumières imperceptibles qui n'éclairaient pas, mais qui dégageaient des repères insaisissables. Chaque fois que la nouvelle et double sensibilité des deux époux balayait les scintillements, une nouvelle ondulation se découvrait au-delà des étincelles. Mais le fond de l'espace restait obscur et semblait rayonner depuis l'infiniment sombre. Cléophas et Myriam entendaient la voix de plus en plus chantante de l'étranger :

« - Au commencement, Dieu se retira. Il se voila et s'enfouit dans la nuit. Il se tut. Dieu se retira de son propre espace infini et il s'aventura librement au néant de sa conscience. Ce fut le premier acte d'amour apparent. Il s'anéantit lui-même. Il désira mesurer la profondeur de sa nécessité d'être et de la densité d'amour et de liberté qui, seuls, sondent l'infini. »

Cléophas et Myriam, plongés dans une nuit constellée d'étoiles sans lumière, écoutaient le timbre mystérieux du récit de leur hôte. Ils ne saisissaient pas le sens des intonations énigmatiques qui semblaient surgir du tumulte sourd, comme des feux-follets d'un marécage inexploré et redouté. Ils se sentaient emportés dans un tourbillon dont ils ne distinguaient ni la source, ni le sens du mouvement.

« - Dieu est insondable, infiniment libre et nécessairement déterminé. Mais il n'est pas déterminé par un principe extérieur, car il est lui-même la cause de sa propre nécessité. Seul l'amour, comme énergie première de

l'être, peut maintenir la tension entre la liberté de la conscience de soi et la nécessité d'exister. Dieu éprouve éternellement la libre tension entre sa Parole créatrice et l'Esprit d'amour qui remplit ses oeuvres. Mais aux origines, non aux origines du temps, mais au principe de toutes choses, Dieu se retire de l'infini. »

Les paroles du voyageur s'harmonisaient et touchaient Myriam et Cléophas, d'une intimité que même l'étreinte des corps et des regards ne pourrait épuiser. Dans l'obscurité de la nuée sonore, il était la lumière et la tonalité. Mais en même temps, il leur apparaissait immensément absent, indifférent aux émotions, aux sentiments, à l'écoulement même du temps. Sa parole percutait les corps et les sens. L'univers entier disparu en lui s'était métamorphosé en une gigantesque caisse de résonance. La sonorité des paroles emplissait l'espace d'une mélodie fondamentale et de nuances harmoniques aux reflets de plus en plus subtils. Myriam sentait sa chair vibrer tandis que la capacité de discernement des yeux se brouillait. Les pas sur la route flottaient sans appréhension du sol sur lequel les pieds s'appuyaient.

Soudain, les mots de l'étranger se perdirent dans la vision. L'extraordinaire sensation de lumière et de musique extérieure qui semblait envelopper les trois compagnons s'affaiblit et disparut. Une puissance invisible étreignit chacun, emportant les deux époux dans un désarroi de solitude au sein de laquelle ni l'un, ni l'autre ne semblaient pouvoir communiquer. La peur saisit Myriam et Cléophas.

Dieu disparut de son propre espace et s'abîma là où nulle conscience ne peut pénétrer. Dans le mouvement de contraction, un vent violent balaya l'étendue de l'espace divin et anéantit toute réalité où subsisterait encore une quelconque présence consciente. Seul le souffle habitait l'espace abandonné aux forces du chaos et de la multitude errance. L'espace lui-même fut assiégé par le néant, tandis que disparaissaient toute simultanéité et toute immédiateté. Le souffle planait sur la fluidité tumultueuse. Les multiples formes sans contenu s'entrechoquaient, luttaient entre elles, dans un combat sans vie... le combat des choses qui se heurtent sans se comprendre, ni s'interpénétrer... L'Éternel a disparu et son souffle sembla s'éteindre, comme le dernier souffle du mourant.

Cléophas, fasciné et saisi d'un tremblement de tout le corps, se surprit à s'interroger avec terreur du fond de lui-même : où est la lumière ? Où se trouvait-il, lui ? Il ne pensait même plus, ni à son épouse, ni à l'étranger, ni aux événements des jours précédents, ni au monde lui-même. La frayeur se métamorphosa en panique, tandis que les muscles, les nerfs et la peau semblaient ne plus lui obéir. Il se sentit frigorifié, alors que le tumulte environnant lui apparaissait, au contraire, brûlant de violence et d'indifférence. Il désira la lumière plus que toute réalité sensible, il la supplia même en un élan qui se traduisit par un phonème inexprimable et douloureux. Un chatolement de forme sans transparence, loin là-bas, luisait et balayait l'espace au bout du chemin, comme des ombres au fond d'une grotte.

Le monde vrai n'est pas d'abord celui des choses, des éléments et de leurs interactions mutuelles. Il n'est pas une géométrie ou un ensemble de lois mécaniques qui se plaquent sur les entités élémentaires. Ceux-ci ne sont que les formes de la matrice au sein de laquelle naissent la vie et l'esprit. Car l'être est vie et esprit. Il se communique au sein du tissu d'événements infimes dont la trame agrégatrice brode chaque processus de la Création. Cléophas cherchait au milieu des images obscures qui défilaient dans son entendement dévasté, une cohérence dont il ne saisissait ni la source, ni l'étendue.

Myriam, toute aussi impressionnée, imagina l'effrayante solitude de Dieu dans son éternité et elle se rendit compte qu'il y avait mensonge dans le tableau qui le présente comme le bien universel, isolé dans sa transcendance. Pourquoi l'infini divin se retire-t-il dans la nuit ? Désirerait-il scruter à l'intérieur de lui-même la face sombre de la vie radieuse, le néant, l'angoisse de l'absence, le mal absolu et la mort. À l'instant même où elle s'interrogeait, elle aperçut le reflet d'une petite fille qui jouait, riait et chantait tandis que l'Éternel se repliait sur lui-même. Cette petite fille lui apparaissait telle un personnage qui concentrait en cet instant toute la puissance de vie à venir. Elle se remémora les cantiques et les psaumes. La petite fille était la sagesse de Dieu dans l'effervescente folie des éléments déchaînés. L'image de la petite fille se dissipa, signant son sillage par un chant extrêmement doux qui emplit imperceptiblement le non espace.

C'est alors que l'impalpable lueur permit à Cléophas d'apercevoir au sein de la formidable énergie bouillonnante l'agrégation de quelques éléments localisés. L'apparition du lieu et du temps. Cléophas fut subjugué par l'immense dépendance de son être à l'espace et au temps. Son corps, qu'il ressentait de l'intérieur, mais ne percevait plus de l'extérieur, avait toujours existé dans l'étendue et dans la durée. En cet instant, son être fut enveloppé d'un voile qui le rassura. Ne point penser aux origines, ni aux fins, permet, dans la vie courante, d'être tranquille et faussement serein. Heureusement que l'espace-temps voile l'être premier. Dès qu'on déchire le tissu spatio-temporel, le plaisir de la transgression s'accompagne inmanquablement de l'angoisse de l'obscur. Or, en ce non-instant et ce non-lieu, le mouvement suivait le chemin inverse. Cléophas expérimentait le passage de l'absence chaotique au sein de laquelle surgissaient les premiers repères.

Les premiers agrégats créaient la texture de l'espace et du temps qui, telle une broderie chiffonnée, semblait se plisser en des formes infinies. Les éléments libres et les apparents agrégats n'apparaissaient en fait que comme plis du tissu. Il ne s'agissait pas d'un chiffon immobile, mais d'un ensemble innombrable de grouillements et d'ondulations qui semblaient s'élargir sans limites sur la trame de l'espace. À l'instar des sens de la vue et de l'ouïe toujours liés en un faisceau difficilement supportable, Cléophas percevait des vibrations et d'incohérentes sonorités dans les formes ondulantes. Il eut l'impression que les lieux s'éloignaient les uns des autres, comme si la toile de l'espace elle-même se dilatait. Il était toutefois impossible de saisir une quelconque surface qui aurait pu borner l'espace, sinon vers l'arrière du temps. Cléophas ne parvenait pas à comprendre pourquoi il soupçonnait une expansion de l'ensemble de l'espace, tandis que de l'opacité de la nuée, perçaient des lueurs fugitives qui n'éclairaient rien. En fait, il la ressentait de l'intérieur.

Soudain la transparence surgit de l'ombre et pour la première fois d'un temps qui lui semblait provenir d'une profondeur sans fin, la lumière jaillit et éclaira les multiples agrégats d'entités élémentaires. Cléophas vit les agrégats se précipiter çà et là les uns sur les autres et le choc des rencontres provoqua de multiples étincelles, puis des explosions de plus en plus vastes au fur et à mesure que les éléments s'entrechoquaient. Les

amas brûlants grandissaient selon des dimensions vertigineuses par rapport à tout ce que Cléophas pouvait imaginer de l'échelle de son corps dans l'étendue de l'espace. Mais il contemplait ces événements de l'intérieur de lui-même, au fur et à mesure que la voix de l'étranger emplissait son âme. Cléophas distingua soudain des qualités nouvelles au sein des astres qui grandissaient tout en s'éloignant les uns des autres. Le rayonnement de ces entités en explosion s'irisait de mille couleurs. Cléophas n'avait jamais remarqué la beauté des coloris du feu et des objets vaporeux sans vie. De découvrir qu'elles étaient présentes au cœur de la lumière dilata son esprit. Il s'aperçut que la lumière elle-même, qu'elle étincelle sous la forme de mille feux ou qu'elle apparaisse dans les radiations, épousait la tension de l'espace, comme si le substrat de l'espace lui-même était lumière et rayonnement.

L'espace lumineux et transparent grandit vers l'incommensurable, l'abîme surpassant l'abîme. Les objets brillants de l'espace visible germaient sous la figure d'étoiles de toutes formes, certaines s'effondrant sur elles-mêmes en émettant des rayons violents, d'autres se perpétuant et s'alimentant dans des dimensions homogènes et stables, d'autres se dilatant avant d'éclater et se dissoudre. Combien étaient-elles ? Des milliers, des millions, des centaines de milliards, plus encore ? Les étoiles se mouvaient régulièrement et se regroupaient en formant de vastes tourbillons, ou en plateaux toriques, en sphères aplaties ou en spirales. Le jeu des gigantesques cortèges d'étoiles captivait par son rythme, tantôt mécanique, tantôt fluide.

Cléophas aperçut soudain de petites masses qui tournoyaient autour des astres de feu, avec régularité. Tout cela sonnait comme un bruit de fond effrayant, mais inaudible, car il sonnait non de l'extérieur, mais de l'intérieur de l'âme de Cléophas. Quelques-unes des masses sphériques s'arrachaient aux toupies flamboyantes jusqu'à se mouvoir seules dans l'espace. Mais la plupart des autres se teintaient, s'irisait, en s'alignant sur des orbites variables autour des étoiles. D'où venaient-elles ? Il l'ignorait. Mais qu'était-ce que tout cela ? Cléophas observait, s'émerveillait, puis s'interrogeait sans mots, ni réponse, ni forme verbale. Rêvait-il ?

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il se sentit aspiré vers l'une de ces petites masses colorées.

Myriam assistait aux spectaculaires apparitions des éléments physiques, mais les perspectives de l'étendue et de la pensée n'étaient pas disposées de la même manière. Au sein de ces panoramas qui se dessinaient, elle quêtait avec nostalgie le reflet de l'enfant qu'elle avait vue disparaître avec l'Éternel, l'image de la sagesse. Que cherchait Dieu en se retirant de lui-même, et autorisant un tel monde à se déployer sans sa présence ? Elle pressentit que derrière l'espace qui se tissait, puis qui s'ouvrait à la lumière et déployait des merveilles grandioses et menaçantes, se cachait le sien, celui des hommes, des femmes, des êtres vivants, des pierres, de l'eau, du vent et de la terre. Pourquoi Dieu était-il absent de ce monde qui surgissait ? Peut-être sa volonté désirait-elle s'aventurer dans l'inconnu, en permettant l'émergence d'un monde où il ne pouvait plus être vu ? Non, se dit-elle, si elle est sage, la raison divine, comme la sagesse humaine, éprouve, cachée, ce monde dans sa violence, son tourbillonnant chaudron, dans l'apparition des régularités et singularités, des reliefs, dans les dissipations du mouvements des astres. Le retrait divin de l'espace symbolise la présence d'une sagesse insondable qui épouse la création. Dieu recrée sans nécessité son être à partir du chaos.

Comme cette pensée la traversait, Myriam vit le sourire de la petite fille transparaître dans l'univers un instant fugitif, puis s'évanouir dans la nuit. Une douleur l'étreignit : non, ce monde ne peut pas être celui du Dieu vivant, d'Adonai ou même d'Elohim. Il est l'épreuve de Dieu. En fait, elle ne savait plus s'il était là, ou s'il avait disparu en établissant son oeuvre et sa propre existence dans un danger encore ineffable. Les mots de l'étranger lui revinrent à l'esprit : l'Éternel a créé, face à lui, trente-six mondes, et ils se sont effondrés sous l'épreuve de la liberté. Pourvu que celui-là tienne ! Elle comprit que Dieu enfantait le monde dans la douleur, parce que le monde qu'il souhaitait ne pouvait se réduire au déploiement d'une mécanique huilée, ou à l'empire hégémonique d'un maître qui soumettrait des esclaves et des machines. Le Dieu vivant ne pouvait désirer que créer des êtres vivants, autonomes et libres, capables d'un amour qui s'écoulerait d'eux-mêmes, sans violence ni concession. Malgré son assurance intimidante, la Tora ne s'imposait qu'à ceux qui

contractaient alliance avec Adonaï et qui la suivaient avec fidélité et amour. Comme le chantaient les poèmes et imprécations des prophètes, la colère de Dieu manifestait la souffrance de la jalousie lorsque les hommes enferment leur capacité infinie sur des idoles et des illusions. Elle grondait contre les superstitions, la magie, l'incapacité de certains hommes de quitter le fétichisme primaire. Pourtant, si les psaumes criaient la révolte du Dieu disparu, le psalmiste continuait inlassablement à chanter, même dans le silence. Mais là, dans le déploiement de flammes et des mécanismes froids, où se dissimulaient la jouissance de l'amour partagé et la souffrance de la liberté qui se cherche ? L'Éternel autorise-t-il la brutalité et l'indifférence de la matière pour signifier où mène la quête du néant ?

Alors survint la première étincelle de vie, immensément fragile sur l'un de ces petits astres ballottés par l'océan cosmique. Là, sur la surface d'un globe coloré, au sein d'un bouillon de liquides, de gaz et de minéraux et de pierres, traversés par le rayonnement d'un soleil... Comme en écho, Myriam la ressentit de la même manière que l'éveil des enfants qu'elle avait portés en son sein et dont elle avait perçu les premières agitations. Elle sourit. Bien sûr, jamais dans son histoire, on ne lui avait appris qu'elle habitait une planète sphérique et que la vie était apparue progressivement et imperceptiblement. Mais elle n'était pas choquée. Elle acceptait ce spectacle d'une vision sonore que le voyageur peignait avec une densité enveloppante et sous une lumière aveuglante. Elle vit que la Terre se transformait avec la vie qui se développait et l'envahissait, de même que son corps s'était transformé tandis que son enfant croissait en elle. La Terre est une matrice. Elle eut envie de rire : mais c'est évident, la Sagesse de Dieu est en train d'enfanter la vie. Elle pensa à Sara : Dieu avait fait naître un enfant dans un sein vieilli et mort. Voilà le miracle.

Cléophas assistait, éberlué, à la naissance de la vie sur la Terre. C'était extraordinaire. Il fut frappé par l'explosion des formes de vie qui s'opposaient aux explosions des étoiles et du feu. À partir d'infimes organismes grouillants, la vie s'enrichissait d'organisations de plus en plus complexes et performantes. Rien ne l'arrêtait : parfois des catastrophes planétaires, l'effondrement d'un météore ou une asphyxie globale, tentaient de l'anéantir. On pouvait craindre sa disparition. Mais

inlassablement, les êtres vivants inventaient de nouvelles formes, s'adaptant à la matrice qui la portait, aux îles, aux terres, aux mers, aux fleuves, au vent même. La vie supportait le froid, la tourmente, la chaleur, l'ombre, la nuit, le désert. Cléophas se souvint ses explications de l'étranger selon lesquelles des sages grecs affirmaient que le monde était le produit du hasard. Peut-être est-ce le cas, estima Cléophas ! Mais dans son observation présente, il découvrait que la vie se jouait, se servait même des hasards, des événements imprévus, pour se transformer elle-même. Il regarda les plantes grimper, les arbres couvrir la Terre, puis il vit les premiers organismes animaux, mollusques, poissons submerger les terres et les mers, puis les reptiles ramper et les insectes bourdonner. Il s'étonna de l'apparition de gigantesques animaux, la plupart placides, d'autres effrayants, mais tous aussi étonnants les uns que les autres. Il s'étonna encore plus de leur disparition brutale et se demanda à quoi ils avaient bien pu servir. Alors apparurent les mammifères, et avec eux, l'affection, les sentiments maternels et paternels, mais aussi la perception sensible et la revendication des odeurs. Le vent, l'air, le souffle présentèrent une facette inconnue. Cléophas éprouva l'envie de respirer tout le souffle de la vie. Puis surgirent les primates. Il s'indigna du fait que ceux-ci se moulaient de dans des formes qui rappelaient celles de son corps humain. Heureusement, pensa-t-il avec un malaise grandissant, ce ne sont que des animaux ! S'il avait eu plus de temps dans sa vie, Cléophas se serait consacré à l'étude de ces êtres pour les comprendre, pour découvrir leur habitat, leur nourriture, leurs moeurs.

Myriam s'émerveillait. Le grouillement des êtres vivants dépassait son entendement et son imagination. Est-ce cela, la vie ? Un espace qui se diversifie, où les êtres se spécialisent, se singularisent même. Même si les espèces se ressemblent, aucun individu n'est semblable à un autre. Elle rit quand elle vit les monstres, en se rappelant le psaume : Elohim s'amuse du monstre marin, Il fait Léviathan pour qu'il serve à ses jeux. Malgré toute la gravité de la création, de ses risques et de son déploiement, le Dieu des psaumes semblait prendre plaisir à batifoler avec ses créatures. Et, des cris des oiseaux qui se disputent leur territoire ou qui défendent leur progéniture, la vie s'employait à en extraire de la musique. La création vivante se construit sur des paradoxes et des antinomies, le choc des cris devient onde harmonique. Oh, bien sûr, l'intuition de Myriam

mesurait avec discernement, d'un côté la part de beauté, d'harmonie qu'un regard bienveillant porte sur les apparences immédiates, et d'un autre côté la part de cruauté que révélerait une analyse froide. Les animaux et végétaux s'entre-dévorent, se combattent ou s'assimilent avec obstination, s'effondrent sur eux-mêmes au bout de la course. Certains ne parviennent même pas à maturité. Myriam estima alors qu'il serait vain de sonder la sagesse divine en privilégiant un seul de ces deux angles, celui de l'apparence naïve d'un côté, et celui de l'observation critique, de l'autre. Mais ce renoncement à comprendre n'était pas un renoncement à vivre. Bien au contraire.

Inlassablement, Myriam cherchait à imaginer qu'elle accompagnait l'expérience de Dieu lui-même dans son obscurcissement impénétrable. Elle aurait aimé être la fillette qu'elle avait entr'aperçue. Si Dieu est amour, mais qui aime-t-il ? Il s'aime lui-même. Non, il était clair que s'il s'aimait lui-même dans son célibat éternel, la création du monde n'aurait pas d'autre objectif que celui du jouet qui occupe une oisiveté sans fin. Or les mouvements et oscillations de la vie témoignaient que la gravité ne pouvait jamais se disjoindre de la beauté. Plus Myriam étudiait la question, plus elle ressentait le désir de se décentrer sur celui qu'elle avait appris à prier. Si Dieu a créé un monde aussi consistant, aussi redoutable, mais aussi facétieux, par amour, alors il existe en lui une altérité qui se hasarde dans les méandres de toutes les formes possibles d'existence. Et ce hasard est le risque de Dieu lui-même.

L'épopée de la vie ne s'est pas figée sur l'exploration de myriades de formes, d'organisations et de fonctions. La vie a pris le risque de se dépasser elle-même. C'est ainsi qu'en un instant du temps, elle a produit un être nouveau, à la fois issu de ses structures et distant de ces mêmes structures, puisque capable de se les représenter. Un être capable de penser, non seulement de penser la vie et le monde, mais de se penser lui-même et de s'interroger sur sa condition. Cela n'est pas apparu brutalement, mais par tâtonnement. Au coeur du monde des primates, l'un d'entre eux s'est interrogé sur les arbres et les buissons, les fleuves et les gués, le ciel et les montagnes, la nourriture et les poisons, mais aussi sur ses mains, sur son corps, sur sa marche. Il a communiqué son balbutiement à ses semblables. Puis lentement, très lentement, une

esquisse de langage réfléchi s'est cristallisée au milieu d'un ensemble de mots fonctionnels, comme ceux qu'utilisaient les autres primates. Cet être a saisi des entités de la nature pour en fabriquer des objets, puis des outils. Il a dessiné, puis peint, des images sur les rochers. Il s'est vêtu, sans doute à la fois par désir de séduire et par besoin de se protéger. Il a préféré créer son propre habitat. Puis il a récolté des graines, les a transformées, il a dompté des animaux, les a altérés ou rectifiés pour ses besoins et pour son plaisir. Il a gratté la terre et les pierres pour en arracher des matériaux purifiés, des forces et des énergies. Le toucher fut à l'origine une caresse et à chaque frôlement, les hommes et les femmes remerciaient la vie, la terre, l'être caché pour tant de surprises. La vie soudain a été galvanisée par l'affleurement de cet être nouveau. Va-t-il participer et élargir la création, ou va-t-il la détruire ? Elle a frémé : cet homme va-t-il non seulement extraire du monde vivant sa subsistance, mais va-t-il oser transformer ce monde vivant lui-même ?

L'homme, en jaillissant ainsi, n'a pas seulement modifié le monde vivant et l'univers minéral. Il n'a pas uniquement renouvelé son apparence physique et son vêtement. Il a aussi démultiplié le temps et l'espace en stimulant l'émergence de la subjectivité, puis la prolifération des langues, des langages, des imaginaires, des fantasmes, des représentations, des émotions, indépendamment de tout déterminisme immédiat. Il est lui-même devenu créateur d'un monde jusqu'ici inexploré : celui de la vérité artificielle, celle des cultures, de la culture, des idées, de l'écrit, des techniques, des arts, de la musique, de l'image, de la poésie, de la politique, de l'organisation et du droit, des sciences... Myriam et Cléophas n'en croyaient pas leurs yeux : le monde qu'ils côtoyaient jusque là était celui des agriculteurs, des artisans et des bergers. Les constructions de Jérusalem avaient été érigées par des maçons dont la technique restait rudimentaire. L'organisation du peuple était régie par des lois ancestrales qui s'appuyaient sur une religion de nomades, teintée par les épreuves au contact d'autres civilisations. Mais là, ils contemplaient, pétrifiés, les espaces que les hommes explorent, les villes gigantesques qu'ils bâtissent, les technologies et les infrastructures inimaginables en leur temps, les multiples moyens de communication pour se déplacer, pour échanger à distance. Ils admirèrent la capacité des hommes à se combiner en des sociétés de milliers de spécialistes capables de produire des mécaniques

et des instruments d'une complexité invraisemblable. Myriam s'enchantait des couleurs et du caractère des vêtements, des bijoux et des arts décoratifs. Ils découvrirent les volumes des écrivains capables de produire des tomes de parchemins, puis de livres de réflexion, de poésie, des encyclopédies. Ils admirèrent les créations des artistes qui engendraient des oeuvres éblouissantes, des symphonies, des fresques, des sculptures à couper le souffle, puis des images vivantes, des spectacles plus vrais que ceux de l'imagination première et de la nature.

Ils s'immobilisèrent un instant face à de fantastiques batailles, de mieux en mieux planifiées et coordonnées, mais malheureusement de moins en moins exaltantes, de moins en moins héroïques et généreuses, de plus en plus violentes et absurdes. Bientôt le corps à corps et toutes ses règles d'honneur, de respect et de dépassement de soi disparurent. On fit appel à des armures, des blindages, puis à de simples robots téléguidés pour la mort et la destruction. Nombre de femmes et d'hommes étaient abandonnés le long du chemin. Certains essayaient de soulager les douleurs et les solitudes, mais ils n'étaient jamais assez nombreux. Ils virent la haine, la jalousie et le mensonge accroître leurs ravages dans les coeurs et dans les corps. Ils virent leur propre peuple maltraité, puis refusé et exterminé dans des camps où leurs bourreaux agissaient avec une froideur métallique. Ils virent d'autres populations massacrées par leurs frères, des nations s'entre-déchirer au nom d'idéaux rarement défendables, souvent ineptes. Ils s'aperçurent que les hommes devenaient capables de maîtriser les forces de la matière au point d'instantanément annihiler plusieurs cités tranquilles. D'autres manipulèrent les codes de la vie pour bricoler des réalités monstrueuses et générer des maladies invalidantes et parfois mortelles. D'autres encore inventèrent des moyens de persuasion et de manipulation des consciences et de populations entières. Ils constatèrent avec effroi que la Planète vivante était en danger.

Quand l'homme parut, il crut être baigné de vie. Ainsi, la terre était Mère, le ciel était peuplé d'êtres divins, vivants, les rivières, les sources, les montagnes, les arbres, les animaux mêmes, cachaient des âmes, des dieux, des êtres surnaturels. Alors la mort devint un scandale, un choc pour les consciences. La vie, enveloppante, se nourrissait de la mort de

ses enfants, et la conscience humaine qui aspirait à la connaissance totale, à l'expérience du tout et à l'immortalité, fut choquée de son effondrement apparent avec la décomposition du corps. Mais si la vie était l'élément universel et éternel dans lequel la conscience s'immergeait, comment celle-ci ne pouvait-elle pas espérer sa renaissance ou son immortalité ailleurs dans un autre bain de vie, habité par toutes sortes d'esprits et de dieux. Ainsi naquirent la religiosité et les religions instituées qui permirent la relation entre la vie présente et la vie universelle, le déchiffrement des objets comme symboles vivants, et la lecture des événements comme signes du destin. Naquit aussi la magie qui permit une première compréhension de la nature, mais qui servit aussi à inventer les techniques de manipulation des consciences faibles, comme toute face sombre d'entités qui ne sont pas elles-mêmes sources de lumière.

De l'esclavage imposé par les religions, par la magie et par les prêtres du Destin, surgit un cri. Celui de la conscience qui revendique sa dignité et son irréductible liberté. Mais qui pouvait révéler cette liberté infinie, sinon celui qui était liberté, au-delà de toute destinée, transcendant à l'univers vivant ? Cléophas et Myriam y reconnurent le cri de Moïse, la révélation de l'Exode. Un petit événement historique -quelques bédouins qui échappèrent à des soldats égyptiens embourbés dans un marécage-, devint le cataclysme de la naissance d'un peuple insoumis pour le reste de l'histoire. Le témoignage de la liberté du peuple fut l'alliance scellée par la Tora donnée par Adonaï libre et transcendant, dont le voyageur avait longuement éclairé quelques reflets. Ce Dieu unique et singulier, transcendant, insondable dans sa nature, irréductible aux divinités magiques et cosmiques, le plus libre de tous les êtres, garantissait l'infinie liberté de ses enfants. D'autres nations revendiquèrent cette même liberté et la stabilisèrent dans les droits du citoyen et des minorités. Et comme rien n'arrête la vérité la plus singulière pour chaque femme, chaque homme, chaque communauté humaine, chaque nation, la liberté gagna les peuples les uns après les autres, entraînant avec elles passions, violences et asphyxies informes, chaînes et fausses sécurités, humiliations et assoupissements.

Oh, ce ne fut pas simple : combien de tentatives d'étouffement de la liberté révélée recouvrirent les sujets qui s'émancipaient ! Elles furent religieuses, affectives, philosophiques, politiques, totalitaires... Mais inlassablement, les prophètes se levaient, défendaient les opprimés et les prisonniers. La liberté atteint un de ses sommets quand elle se cristallisa dans la raison, c'est-à-dire la capacité de l'homme de penser par lui-même, faculté qui lui permit de comprendre le monde et de se comprendre en soi, comme sujet et comme corps vivant.

Puis par capillarité, les capacités de la conscience libérée des divinités illusives, des fausses images et des représentations en cercles fermés, gagnèrent l'entendement du monde lui-même. Les esprits de la terre, du ciel et des êtres vivants pâlirent, se désintégrèrent, puis disparurent. La terre démasqua petit à petit un autre visage, celui d'une matière universelle soumise à des lois et des processus mathématiques, tantôt mécaniques, tantôt fluides, tantôt thermiques. Apparurent, dans les esprits et les coeurs d'une nouvelle génération d'hommes adultes, les premières images qui suivirent le repli de Dieu au début de leur vision. Le nouveau visage du monde s'étendit au ciel lui-même, et les hommes, grisés par l'extraordinaire souveraineté que l'esprit géométrique imposait aux choses, finirent par imaginer que la vie et la conscience elles-mêmes n'étaient que phosphorescences au-dessus d'un ensemble d'objets morts et de machines soumises à la nécessité mathématique et au hasard des rencontres. La liberté du sujet se retourna contre le corps de l'homme et contre son environnement vivant. L'homme s'aperçut seul dans l'univers. L'angoisse le saisit.

L'existence de la vie n'allait plus de soi. Bien au contraire, elle apparut étrangement isolée dans un monde de matières agrégées et inanimées, et d'explosions d'astres indifférents. Petit à petit, la mince couche de la biosphère dévoila sa fragilité à la surface de la Terre et au sein de l'espace-temps. Cette découverte accompagnait la maîtrise technologique d'une nature vivante qui commença à s'appauvrir. L'homme, roi des espèces vivantes, constata son effrayante situation. La belle liberté acquise après tant de luttes se révélait être l'instrument du désenchantement du monde. Un nouveau cri terrible fusa des entrailles les plus inquiètes et des esprits les plus vigilants. Que signifie cette

solitude effrayante ? Qu'est-ce qui se cache derrière cette mortelle condition sans ouverture visible ? Nombre de représentants des anciennes religions, même celles qui avaient été les promotrices de cette liberté, s'embrouillèrent dans les vieilles catégories, s'endurcirent, parfois même devinrent les infanticides de cette liberté qu'ils avaient engendrée. On pria, on supplia, mais on n'entendit pas de réponse. Dieu restait caché. Alors la prière devint haine, le silence de l'écho attendu devint révolte et refus. Puis tranquillement, l'incroyance gagna les foules, l'athéisme devint froid, réfléchi et simple évidence. La mort fut travestie, tantôt enfouie dans un fatras de faux plaisirs, tantôt pornographiée dans des images et des expériences étalées dans le mensonge. La mort triompha dans les esprits et les corps, réduits à de simples supports matériels, se réfugiaient dans la conservation et la consommation.

Cléophas, entraîné par le mouvement irréversible des images qui lui transperçaient le coeur, trembla. Dieu est mort. Qu'est devenue la religion de mes pères ? Pourquoi la Tora nous a-t-elle trahi et nous a-t-elle conduit dans cet enfer ? Il aurait voulu se réfugier dans ses anciennes convictions. Mais où était-il ? Un instant, il se remémora le Dieu caché de l'exil, celui qu'Élie ne put contempler que de dos, parce qu'on ne pouvait saisir que ses traces. Mais là, dans ce cauchemar, où étaient-elles ces traces ? Non, plus rien de familier. La vision devenait apocalyptique...

Myriam frémissait elle aussi d'angoisse. Mais elle ne pouvait détacher son coeur de l'image de la petite fille, de la sagesse de Dieu, si fragile d'apparence, riant et s'amusant. C'est alors que, dans les yeux des condamnés aux potences, dans les flammes des bûchers et dans le regard d'un soldat frissonnant au coeur d'une tranchée, dans les traits d'une femme terrorisée par un gaz qui l'asphyxiait, elle vit le visage de la petite fille défigurée, concentrant en elle toutes les misères des hommes et des femmes, puis en arrière-plan, le tableau de la défaite de la vie. Les larmes l'étreignirent.

Les larmes ont un effet de purification, tout le monde le sait. Elles dévoilent un nouvel abîme : ce qui n'était pas saisi avant les larmes, apparaît dans son immédiateté et son évidence après les larmes. Le flot qui remplissaient les yeux de la femme lavait les images et les

représentations. Le visage de la Sagesse divine concentrait en lui toute la souffrance de chacun, et Myriam remarqua que ce visage d'enfant avait les mêmes traits que celui du nazaréen cloué par les romains. Ce fut comme une douloureuse, mais ample, révélation. La tragédie humaine, apogée de la douleur de l'univers entier, manifestait les gémissements de la création en travail d'enfantement. Mais plus que la création, elle comprit que l'Éternel lui-même épousait la naissance douloureuse de sa Sagesse infinie et de la liberté de son propre amour. Serait-il possible que Dieu lui-même soit descendu en enfer, se soit uni au néant et identifié au mal, pour mieux aimer les enfants qu'il avait mis au monde ?

Cléophas, qui avait oublié la présence de son épouse, s'éveilla de sa gnose en croisant le regard de Myriam. Dans les traits du visage de son épouse, il reconnut à son tour celui du nazaréen. Il tressaillit et tout son corps fut secoué.

À cet instant précis, la vision disparut. Emmaüs était devant eux, à quelques pas, la nuit étendait son silence. Les trois compagnons cheminaient calmement. Le voyageur s'était tu. Cléophas et Myriam semblaient se détacher d'un mystérieux sentiment, lié à une indicible illumination dont les figures s'estompaient de leur mémoire comme l'horizon et les objets familiers s'effacent dans un brouillard qui s'abat brutalement. Demeurait dans leur cœur le sentiment que la Sagesse de Dieu est insondable, et que la Tora dans sa manifestation et dans ses oeuvres conjointement voilait le cœur et dévoilait les infinis visages de l'Éternel.

- 10 -

l'étranger se proposa de quitter les deux époux et de poursuivre sa route. Mais Myriam intervint :

« - Reste avec nous, il se fait tard. Tu partageras le repas avec nous et nos enfants.

- Si tu le désires, tu pourras même rester dormir. Les nuits sont belles par ici. »

Le logis de Myriam et Cléophas s'ouvrait directement sur la campagne. Il se composait de trois pièces dont la principale servait de salle d'accueil, de repas et de rencontres. Comme dans de nombreux lieux encore marqués par les restes de nomadisme, on mangeait assis sur des coussins tissés dans la laine de mouton, et posés sur plusieurs tapis de toile. Les trois enfants étaient déjà rentrés et la transpiration due au travail des deux jeunes hommes imprégnait l'atmosphère, encore imbibée de la pluie. Rebecca, la fille, s'activait pour un repas simple, selon la coutume de chaque retour de ses parents qui s'en revenaient de Jérusalem.

Lorsque les trois compagnons s'introduisirent dans la demeure, il n'y eut pas de mouvement de surprise de la part des jeunes gens. Myriam parfois, Cléophas fréquemment, amenaient un ou plusieurs invités du village, ou d'un de leur nombreux périples. Des disciples du nazaréen étaient même restés souper un soir pas si lointain, tandis que Jésus parcourait les campagnes avoisinantes. La jeune Rebecca accueillit l'étranger avec de grands yeux souriants, le reste du visage ne s'autorisant pas de familiarité avec un inconnu, bel homme de surcroît. Les deux fils saluèrent avec franchise et virilité le nouveau venu, qui s'imposait par son seul magnétisme, dans une double attitude de respect et de défi.

« - Asseyez-vous ici, proposa Cléophas au voyageur en lui indiquant un coussin proche de la fenêtre. Regardez la chance de posséder une ouverture sur la vallée et sur l'arrière-plan de collines vertes. »

Le voyageur s'assit à l'endroit indiqué. Rebecca, vite rejointe par sa mère, apporta des plats composés de fruits et de céréales à peine mijotés dans un bouillon, ainsi que le pain, quelques timbales de terre cuite et une jarre emplie de vin.

« - C'est du vin du pays, précisa Nathan, un des fils. Il provient directement des vignes de Joseph Ben Symeon qui demeure de l'autre côté de la bourgade. Aimez-vous le bon vin ? Je n'en doute pas...

- J'apprécie le bon vin de la région, commenta l'étranger. Une bonne ivresse, partagée entre amis autour d'un vin de qualité, accompagné de raisins, de dattes et d'olives, est un plaisir irremplaçable.

- Je n'imaginai pas, interrompit Cléophas, qu'un homme aussi savant et religieux que vous, se permettait de se saouler. Rabbi Samuel conseille de ne pas abuser de boissons alcoolisées. Mais peut-être tenez-vous bien l'alcool ? »

L'étranger éclata de rire.

« - Parmi mes meilleurs amis, se trouvent des miséreux, des prostituées, des ivrognes, qui n'ont d'autre soulagement dans la vie que de s'abandonner aux rêveries de la boisson. Vous étonnerai-je en vous confiant que j'ai plus appris sur l'Éternel et sur les hommes en buvant avec des ivrognes, en m'entretenant avec les exclus des villages et de la religion, qu'en fréquentant bien des colloques avec des scribes et des savants, voire avec des rabbis et des prophètes.

- Pourtant le baptiste attirait les foules ! Il les attirait au désert, en ne buvant que de l'eau des sources et en se nourrissant de baies sauvages et de petits insectes. Il annonçait la venue du Royaume d'Adonaï en se privant des biens terrestres et en meurtrissant son corps. N'était-il pas le plus saint de nous tous ? Et Hérode l'a fait décapiter pour des raisons obscures. Il n'y a même pas eu de procès. Les prophètes d'aujourd'hui doivent-ils tous mourir dans la violence ? Jésus de Nazareth a lui-même maintes fois rendu hommage à ce prophète.

- Quand on se prépare à un repas de noces, il est bon de jeûner, de se priver.

- Pour mieux apprécier le repas, commenta Malachie, le second fils, en souriant. N'est-ce pas ?

- Si tu veux. Le jeûne et les privations rappellent également le temps du désert. Moïse et le peuple cheminèrent longtemps, se nourrissant au jour le jour, avant d'atteindre la pays des noces, la terre où coule le lait et le miel. C'est ainsi que le prophète Osée a emmené sa fiancée au désert pour mieux parler à son coeur. »

Puis le voyageur ajouta, après quelques secondes de silence :

« - Pensez aussi au chaos qui précéda la création du monde... »

Cléophas et Myriam frissonnèrent. De la longue et grandiose vision précédente qui s'estompait à toute allure dans la nuit de la mémoire, quelques images fugitives s'étaient cristallisées. L'Éternel s'était enfoui dans le chaos pour mieux connaître le coeur des hommes et leur parler dans leur langue. Les hommes ne devaient-ils pas aussi se dépouiller de leurs images, des représentations, de la trahison des mots, des sens et du corps, pour mieux écouter la Parole de Dieu.

Les mets étaient posés sur une petite table, sur le tapis. Cléophas demanda au voyageur :

« - Auriez-vous la courtoisie de prononcer la bénédiction ? Nous en serions enchantés. »

L'étranger acquiesça. Chacun s'installa dans une position de recueillement. L'étranger parla :

« - Tu reprends ton souffle, les vivants expirent et retournent à la poussière. Tu envoies ton souffle, ils sont créés et renouvellent la face de la Terre. La vie au monde naît au premier souffle. De même la Parole qui

donne vie. La Parole ne peut sortir de la bouche si le souffle ne la porte. Sans l'Esprit, la parole est muette, vide et vanité. Parole sans esprit est mensonge. Ainsi, dès l'origine du monde, L'Esprit souffle sur le chaos sans vie. Toi, le Père de la création, invisible parce que retiré de toi-même, tu as voulu que ta Parole enfante la vie à partir de la non vie. Ton esprit, comme trace indélébile de ta volonté, habitait la non vie, car même là où triomphent la mort et le chaos, Tu es présent. »

Tous, autour du repas, écoutèrent, puis fermèrent un à un les yeux, là où couleurs, lumières, formes et lignes trahissent les mots. Chacun comprit que les paroles du voyageur portaient le souffle de son esprit, dans une unité indéfectible.

« - Écoute Israël, l'Éternel est ton seul Dieu. Tu ne fabriqueras pas d'images qui défigurent le visage de l'Éternel. Au coeur du silence, de la nuit et même du cauchemar, tu l'écouteras sans crainte. Alors la marche de l'univers et l'histoire de la conscience, éclairés par le silence et la musique qui unissent le présent et l'oeuvre humaine, déchireront le voile de Celui dont la vie intime connaît la mort, le non être et le mal. Tel est l'amour de Dieu qui partage sa vie jusqu'à l'extrême et jusqu'à l'éternité. »

Le pain que Rebecca avait déposé auprès du voyageur craqua. L'homme était en train de le rompre et de le distribuer paisiblement devant chaque convive. Toujours les yeux fermés et l'esprit recueilli, chacun entendit ensuite le vin couler dans les coupes. Myriam tressaillit. Le silence revint. L'odeur chaude du pain et l'arôme du vin imprégnèrent les sens ; l'attente du partage, des émotions et des rires du repas gagna les esprits. Chacun attendait une parole de l'étranger, mais il n'y eut plus rien que la tranquillité, que les sons des insectes et des oiseaux apportaient de la campagne.

Myriam souleva les paupières. Le voyageur avait disparu. Elle poussa un soupir de surprise et tous ouvrirent les yeux, avec le même étonnement. Myriam se souvint alors des mots qu'elle avait entendus le matin même, de la bouche de son amie Marie de Magdala, toute excitée : « On a enlevé mon Seigneur du tombeau et nous ne savons pas où on l'a mis. » Le pain et la nourriture qui occupaient la place réservée au voyageur avaient

également disparu, et la coupe vide du bon vin du pays conservait les traces d'une boisson bue. Une illumination souleva l'âme de Myriam.

« - C'est lui, cria-t-elle ! Je l'ai reconnu quand il a partagé le pain et versé le vin dans les coupes... C'est Jésus, le nazaréen ! Il est sorti du tombeau et qui est ressuscité. »

Pris de doute, Cléophas et ses deux fils s'étaient instantanément levés et s'étaient précipités dehors pour chercher vers où le voyageur pouvait bien être parti, aussi étrangement qu'il était apparu de nulle part sur le chemin. Ils s'engagèrent chacun dans une direction différente. Après avoir couru quelques minutes, tous les trois revinrent autour du repas. Aucun signe de l'extérieur n'avaient révélé une quelconque fuite de leur mystérieux hôte. Ils se regardèrent tout ébahis.

« - Mais oui, s'exclama Cléophas ! Tu as raison, ma femme. Notre coeur n'était-il pas tout brûlant lorsqu'il nous expliquait les Écritures le long du chemin. Mais oui, les enfants, c'est incroyable... N'avait-il pas expliqué à ses convives au cours du dernier repas, le soir de son arrestation, qu'on ne le verrait plus ?

- C'est le pain du partage et le vin des noces, ajouta toute joyeuse la jeune Rebecca. »

L'envie de rire, de chanter et de manger le pain, de partager le repas et de boire le bon vin, était plus forte que tout besoin de justifier la conviction des époux d'avoir contemplé le ressuscité. Elle était vraie. Les enfants vibraient à l'émotion de leurs parents. La vie a triomphé de la tristesse et de la mort. Cléophas annonça :

« - Demain, nous retournons à Jérusalem pour raconter aux disciples ce qui s'est passé aujourd'hui. En attendant, invitons nos voisins et amis pour fêter cet incroyable événement. Et tant pis s'ils ne comprennent pas pourquoi ! »